

► Itinéraires romains

Des vestiges de l'histoire de l'Église,

sur les traces de

saint Josémaria

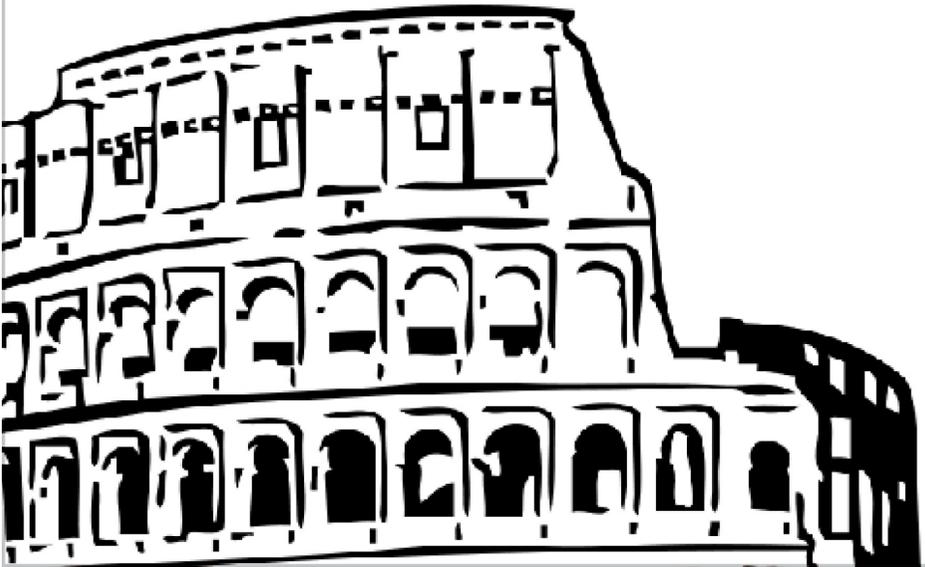


Table des matières

Préface

1. [La Basilique Saint-Pierre](#)
2. [La place Saint-Pierre](#)
3. [Panthéon et Sainte-Marie «Sopra Minerva»](#)
4. [Les catacombes de Saint Calixte](#)
5. [La basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem](#)
6. [Le Forum romain](#)
7. [Le Colisée](#)
8. [La Via Appia: «Regina viarum»](#)
9. [La mémoire de Saint Paul](#)
10. [Les «oratoires» de la Sainte Vierge](#)
11. [Saint-Jean-de-Latran](#)

Préface

La section **Itinéraires romains** vous propose de mieux connaître les principaux vestiges de l'histoire de l'Église à Rome, Ville éternelle. Nous allons les parcourir sur les traces du fondateur de l'Opus Dei, en ayant recours à ses enseignements afin d'en tirer le plus profit de possible. En effet, pour un chrétien jouissant de la lumière de la foi, Rome n'est pas seulement une ville au grand intérêt artistique ou historique, elle est bien plus que cela. Il est chez lui et retrouve ses origines dans le scénario d'une merveilleuse histoire, celle de l'Amour infini de Dieu qui veut toucher toute l'humanité et qui, toujours actuel, interpelle en ce début du troisième millénaire qui met tous les fils de l'Église au défi de la nouvelle évangélisation.

Le 23 juin 2006 nous avons célébré les soixante ans de l'arrivée du fondateur de l'Opus Dei à Rome. Cet anniversaire éclaire beaucoup d'aspects de la vie de saint Josémaria : son abandon dans les mains de Dieu et la force héroïque dans l'accomplissement de sa Volonté ; sa confiance en l'Église et son amour du Pape ; ses rêves d'expansion apostolique, qui semblaient irréalisables et son attachement à la romanité, à ces racines universelles, catholiques, bien ancrées en Pierre, fondement visible de l'unité de l'Église.

On demanda un jour à saint Josémaria quand est-ce qu'il avait voulu venir pour la première fois à Rome. Sa réponse incisive fut révélatrice : *Je n'ai jamais pensé venir à Rome. J'ai dû y venir parce que l'Opus Dei était romain dès sa naissance* (1). Par ailleurs, il s'étendait davantage sur le sens de la romanité de l'Église que partageait l'Opus Dei : *Pour moi, Rome est synonyme de Catholique, Universel et Œcuménique* (2), disait-il dans une réunion, en 1964. Quelques années plus tard, il écrivait : *Je vénère de toutes mes forces la Rome de Pierre et de Paul, qui baigne dans le sang des martyrs, centre d'où son parti tant de gens pour propager dans le monde entier la parole de salut du Christ. Être romain n'a rien à voir avec le particularisme mais beaucoup avec l'authenticité œcuménisme. Être romain demande de vouloir agrandir le cœur, de l'ouvrir à tous avec la volonté ardente du Christ rédempteur qui cherche tout le monde, accueille tout le monde parce qu'il nous a tous aimés le premier* (3)

L'Église du Christ est romaine parce que la Providence divine a voulu que le siège de Pierre, source d'unité et garant de la transmission du dépôt de la foi révélée, se trouve à Rome. Il est donc logique que les chrétiens cherchent à se romaniser de plus en plus, de sorte que chacun éprouve ce que saint Josémariamaria souhaitait à ses enfants qui venaient d'arriver à Rome : *Rome laissera son coup de griffe dans votre âme, une trace profonde et durable, si vous profitez bien de votre temps. Vous apprendrez à être des fils de l'Église plus fidèles et à vouer au saint-père un amour plus surnature* (4).

(AGP : Archive générale de la Prélature de l'Opus Dei)

1. Saint Josémariamaria, AGP, PO1, 1968, p. 224.
2. Saint Josémariamaria, AGP, PO1, II- 1964, p. 17.
3. Saint Josémariamaria, Homélie *Loyauté envers l'Église*, 4 juin 1972.
4. Saint Josémariamaria, AGP, PO1, 1973, p. 283.

1. La Basilique Saint-Pierre

Bâtie sur le roc

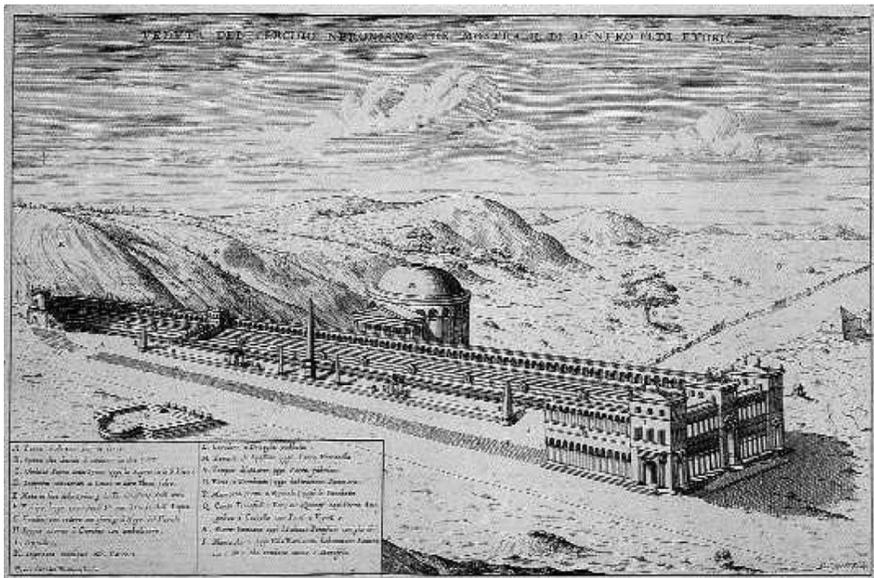
Saint Pierre fut martyrisé durant la persécution contre les chrétiens décrétée par Néron après l'incendie de Rome, en l'an 64. Le Prince des Apôtres était arrivé à Rome quelques années auparavant, obéissant à l'injonction du Seigneur que nous trouvons dans l'Évangile selon saint Marc : ***allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné*** (1).

Les chrétiens de Rome ont profondément vénéré Pierre, le premier à reconnaître la divinité du Seigneur, resté près de lui durant les trois années de sa vie publique et dont il avait reçu les clés du Royaume des Cieux : il était le Chef de l'Église et sa présence à Rome, capitale de l'Empire, fit de cette ville le centre et le cœur de l'expansion naissante du christianisme.

Au début de la persécution, le premier Pape comprit que l'accomplissement de la prophétie du Seigneur, sur les rives de la Mer de Tibériade était proche. Cette scène dont parle saint Jean dans son Évangile lui était restée gravée : Jésus lui dit : *" Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, un autre te nouera ta ceinture et te mènera où tu ne voudrais pas. "* Il indiquait par là le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Ayant ainsi parlé, il lui dit : *" Suis-moi "* (2).

Après une vie de service à l'Église, le moment arriva pour Pierre de suivre le Christ jusqu'à l'identification totale avec Lui. On ne tarda pas à l'arrêter et à le faire mourir sur une croix : la tête en bas puisqu'en son humilité il ne s'est pas considéré digne de mourir comme Notre Seigneur.

Le lieu de son martyre est probablement les *horti neronis*, des terrains que Néron possédait dans les environs de l'ancienne Rome, près de la colline du Vatican. C'est là que Caligula avait commencé à construire le cirque privé, que Claude a continué de bâtir et que Néron a achevé. L'exécution de Pierre eut lieu sans doute pendant un spectacle en ce lieu. Néron ouvrait parfois les portes de ce stade aux citoyens de Rome et il arrivait lui-même sur son char, en cocher, devant un peuple qui l'acclamait. Tacite, historien païen, nous a légué un bon témoignage de la dynamique de ces festivités durant la persécution des chrétiens. " Ceux qui devaient mourir étaient livrés au carnage. Recouverts de peaux d'animaux, ils étaient égorgés par des chiens ou bien étaient suspendus à des croix, ou, au soleil couchant, ils étaient brûlés vifs comme des torches à la tombée du soir " (3).



Vue du cirque Vatican, d'après une gravure de Carlo Fontane, 1694.

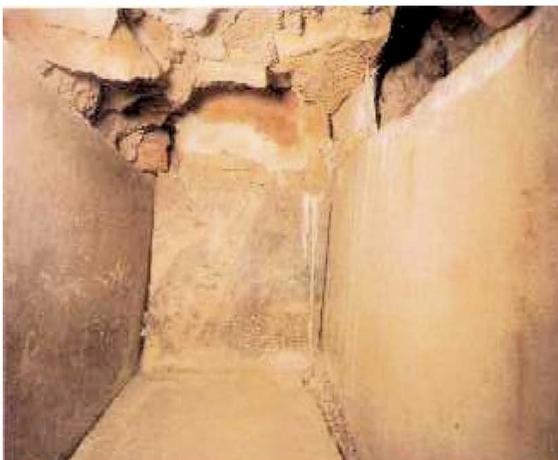
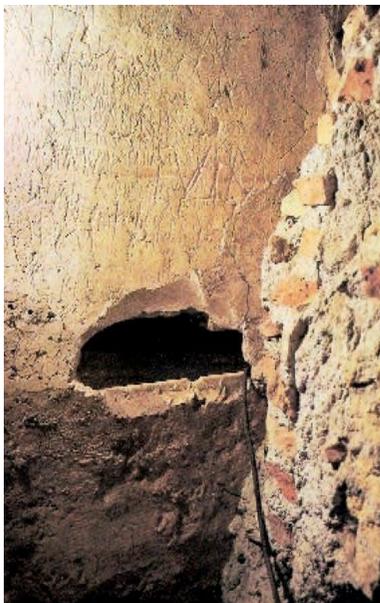
Les chrétiens ont pris le corps sans vie de Pierre et l'ont enterré dans le flanc de la colline vaticane, très près du stade de Néron, en dehors des propriétés de celui-ci. La tombe était en terre battue et, dès le début, elle fut l'objet des visites fréquentes des chrétiens romains. Il est facile d'imaginer leur émotion au souvenir du fécond apôtre de Pierre à Rome. Certaines traditions affirment que le premier Pape demeurerait chez le sénateur Pudentius dont la maison, sur le mont Esquilin, fut l'une des premières domus ecclesiarum sur laquelle on bâtit la basilique Sainte Pudentienne. Pierre fréquenta aussi, sans doute, la demeure d'Aquila et Priscilla, couple collaborateur de saint Paul et dont l'apôtre des Gentils parle à plusieurs reprises dans ses lettres. Ils étaient sur l'Aventin, là où se dresse aujourd'hui l'église de Sainte Prisca.

Les premiers chrétiens ont beaucoup prié sur la tombe de saint Pierre pour demander à Dieu la fermeté dans la foi, un grand cœur comme le sien pour aimer le Maître, la force de commencer et recommencer... Dans leurs combats, ils ont repris courage à méditer l'épisode des reniements et celui du repentir de l'Apôtre avec cette triple question – **Simon, m'aimes-tu ?** – après laquelle le Seigneur lui avait confié le soin de son Église (4).

Il était tout naturel que cette vénération les pousse à enrichir progressivement de cette tombe. On sait qu'au moins depuis le 2ème siècle, il existait un modeste monument funéraire sur cette première sépulture en terre battue. Par ailleurs, les chrétiens n'oubliaient pas les paroles que le Seigneur lui avait adressées à Simon, pour changer son nom, tandis qu'il lui indiquait la mission à accomplir : **tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne pourront rien contre elle** (5). D'après la tradition, l'autel de la basilique constantinienne avait été construit au 4ème siècle sur l'ancien monument funéraire de Pierre. Et exactement au-dessus, en couvrant et en protégeant les autels précédents, on avait placé les autels successifs de Grégoire le Grand et de Calixte II, au 6ème et au 12ème siècles respectivement. Finalement, en 1594, Clément VIII fit ériger l'autel de la Confession actuel et celui-ci couvrit à nouveau les autels.

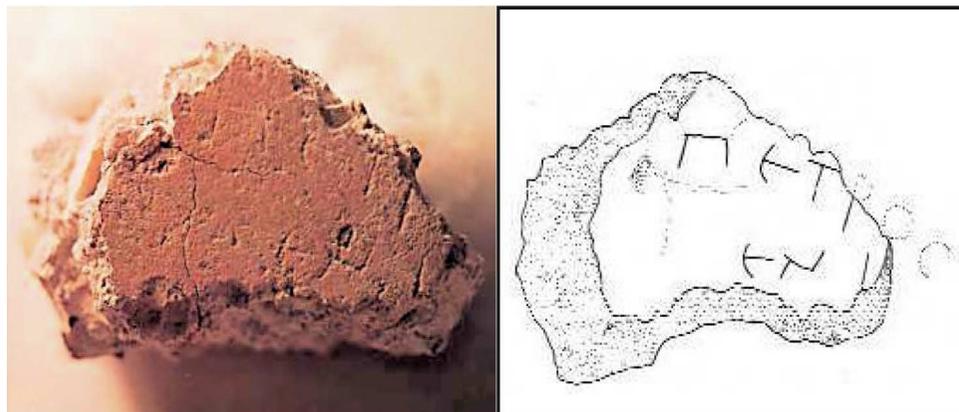
Pendant de nombreux siècles, mus par la foi et par la confiance en cette tradition, les pèlerins sont venus à Rome de partout pour vénérer la mémoire du Prince des Apôtres en sa Basilique, persuadés d'y trouver son tombeau. Actuellement, grâce aux fouilles archéologiques de la moitié du 20ème siècle et à la volonté de Pie XII, on peut prier devant l'authentique sépulture de Saint Pierre.

Ces fouilles n'ont fait que confirmer, point par point, les données transmises par la tradition : on a découvert le cirque de Néron, une nécropole bien conservée, avec des tombes païennes et chrétiennes et, surtout, avec l'humble monument dédié à Pierre qui correspondait aux très anciennes descriptions littéraires de cet édicule qui se trouvait, en effet, sous les autels successifs de la Basilique. On put aussi constater qu'autour de cette tombe, il y en avait beaucoup d'autres, creusées côte à côte, afin d'être le plus près possible de la tombe centrale. Et l'étude des graffiti, ou inscriptions- Fragment du mur des graffiti où était se trouvait l'inscription Petros eni. 10 tions, sur les murs fut hautement révélatrice puisqu'elles montraient, à l'évidence, que ce lieu avait été un lieu de culte chrétien. Il y avait de nombreuses acclamations adressées à Pierre.



Mur des graffiti. Par l'ouverture faite pendant les fouilles on peut voir la niche en marbre du monument de Constantin. En dessous, intérieur de la niche.

L'une de ces inscriptions avait été gravée près d'un petit *loculus*, ou niche dans le mur. Cette niche contenait les restes d'un vieil homme, de constitution robuste qui avaient été enveloppés à un moment donné dans un tissu rouge et or. L'inscription sur ce *loculus* était en grec : PETROS ENI, Pierre est ici.



Fragment du mur des graffiti où était se trouvait l'inscription " Petros eni " .

Devant le tombeau de saint Pierre

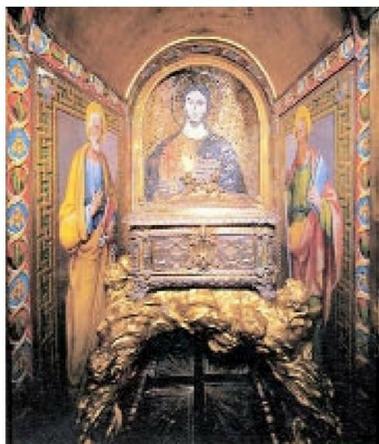
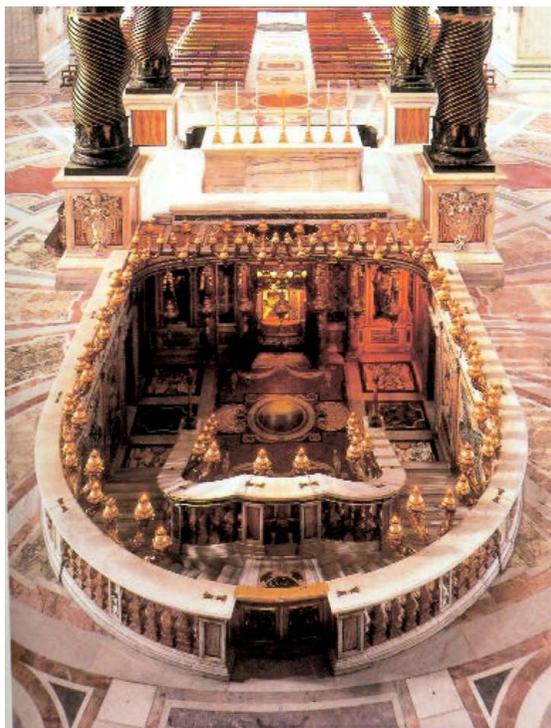
Pierre est ici. Le vœu du fondateur de l'Opus Dei de venir prier, en la Basilique vaticane, sur la tombe de saint Pierre était ô combien ardent ! Il passa sa première nuit romaine à prier, sur la terrasse de l'appartement, Place de Città Leonina, où il résidait avec d'autres fidèles de l'Opus Dei, son regard rivé sur les appartements du saint-père. Le 24 juin, il fut totalement pris par le motif de cet urgent voyage : la solution juridique de l'œu vre qu'il avait confiée à Notre Dame. En effet, sur son trajet, il avait visité les sanctuaires du Pïlar, de Montserrat et de la Merci avant de s'embarquer à Barcelone. *Nous devons ouvrir un tracé dans l'Église, une voie nouvelle, et les obstacles semblaient insurmontables, rappelait-il en 1966 (6).*

Le fondateur de l'Opus Dei ne quitta pas son appartement de toute la journée. Très tôt, le matin, il célébra la sainte messe sur un autel provisoire, installé dans le vestibule de l'appartement, où il n'y avait pas encore d'oratoire. Le reste de la journée, il travailla intensément avec don Alvaro, le plus proche de ses collaborateurs devenu par la suite son successeur à la tête de l'Opus Dei. Saint Josémaria tint à retarder sa visite à la Basilique Saint-Pierre pour offrir au Seigneur un sacrifice coûteux vu les désirs ardents de prier sur la tombe de l'Apôtre qu'il nourrissait dans son cœur depuis qu'il était jeune.

Il se rendit à la Basilique le 25 au matin. Saint Josémaria fit, dans un grand silence recueilli, le petit trajet place Saint- Pierre et dans la Basilique avant d'arriver devant l'autel de la Confession, sous lequel repose les restes mortels du Prince des Apôtres et s'y arrêta pour prier longuement. Ce n'est qu'après qu'il put contempler ce temple grandiose. On ne connaît pas le contenu de sa prière, mais on peut supposer qu'il fit à nouveau sa profession de foi, comme il le conseilla toujours par la suite à ceux qui s'y rendaient. Il manifesta certainement encore une fois la confiance et sa fidélité inébranlable au Pape et à l'Église.

Un parcours de la Basilique

Durant presque trente ans, avant son départ au Ciel, saint Josémaria se rendit très souvent à la Basilique Saint-Pierre pour y prier. Il ne suivait pas le même itinéraire même s'il devait s'arrêter à des endroits précis. Comme il le faisait chaque fois, lorsqu'il entrait dans une église, il allait tout d'abord à la Chapelle du Saint Sacrement pour saluer le Seigneur. Il y disait une communion spirituelle. Cette Chapelle est dans une nef à droite, à mi-chemin entre la porte d'accès et l'autel de la Confession.



Autel de la Confession actuel qui couvre certains monuments funéraires érigés sur les restes de l'Apôtre. De la balustrade on peut voir la Niche des Palliums.

Le Très Saint Sacrement est réservé dans un tabernacle monumental, œuvre du Bernin, avec deux anges sculptés, l'un de chaque côté, qui adorent Jésus Sacrement. Il y a un deuxième tabernacle que Jean XXIII dédia à Saint Joseph, à au bout, à gauche du transept de la Basilique. Il s'y rendait parfois devant le Saint Patriarche, très jeune, avec l'Enfant dans ses bras.



Chapelle du Très Saint Sacrement. Tabernacle conçu par le Bernin.



Chapelle Saint-Joseph, le transept gauche de la Basilique. Le Saint Patriarche est jeune et porte l'Enfant dans ses bras.

Puis, la salutation à la Vierge ne pouvait manquer : il la vénérât normalement devant la Madonna del Soccorso. Sa chapelle est dans la nef de droite, après celle du Saint Sacrement. Elle a gardé le nom d'un tableau du 11ème siècle qui était dans la première basilique vaticane.



La statue de la Madonna del Soccorso, du 11ème siècle est dans la nef de droite. Saint Josémaria venait souvent devant cette représentation.

Bien évidemment, le passage devant l'autel de la Confession était obligé, au centre du transept. Il y disait habituellement un Credo, en pesant tous les mots. Sous cet autel se trouve la Confession, œuvre de Maderno, où quatre-vingtdix-neuf lampes votives éclairent sans arrêt le lieu où quelques mètres plus bas, reposent les restes de saint Pierre. De la balustrade, l'on peut voir la Niche des Palliums, qui tire ce nom du coffre où sont conservés les palliums en laine que le Pape remet aux archevêques en signe d'unité avec le siège de Pierre. Le baldaquin du Bernin se dresse majestueusement sur l'autel : c'est sans conteste une œuvre grandiose qui aide à élever vers le Seigneur tout cœur magnanime.

Saint Josémaria s'arrêtait souvent aussi sur la tombe de saint Pie X. La dépouille du Pape Giuseppe Sarto est dans la nef à gauche, près de l'entrée, dans une châsse placée sous l'autel de la chapelle de la Présentation. Elle y a été définitivement installée après 1952. Entre 1945 et 1951, année de sa béatification, son corps reposait en cette chapelle, mais dans la niche provisoire affectée aux papes défunts. Saint Josémaria avait une grande dévotion pour saint Pie X qu'il avait nommé Intercesseur de l'Opus Dei en lui confiant les relations de l'Œuvre et de ses fidèles avec le saint-siège.



La dépouille de saint Pie X est vénérée dans la Chapelle de la Présentation.

Depuis le 14 septembre 2005, un autre lieu de cette Basilique est l'objet d'innombrables visites de ses filles, de ses fils, des coopérateurs et des amis de l'Œuvre. Dans la nef de gauche, après le tombeau de saint Pie X, on accède la grandiose sacristie de Saint-Pierre. Par les fenêtres d'une galerie aérienne conduisant à la sacristie, on peut voir la statue du fondateur de l'Opus Dei, installé sur le mur extérieur du temple. S'y arrêter et percevoir le geste accueillant de saint Josémaria est une belle occasion de lui demander de faire grandir chez tous les fidèles chrétiens l'amour de l'Église et du Pape.



La statue du fondateur de l'Opus Dei est visible des fenêtres de la galerie qui va vers la Sacristie de la Basilique Saint-Pierre.

1. Mc 16, 15-16.
2. Jn 21, 17-19.
3. Tacite, *Annales* XV, 15-17.
4. Cfr. Jn 21, 15-17.
5. Mt 16,18.
6. Saint Josémaria, AGP P18, p. 313.

www.josemariaescriva.info

2. La place Saint-Pierre

La majestueuse façade de la Basilique Saint-Pierre fut achevée en 1614, avec l'emplacement, sur la balustrade supérieure, des treize statues représentant le Christ ressuscité, saint Jean-Baptiste et les Onze Apôtres. Cependant la place en elle-même n'existait pas : les édifices qui entouraient la basilique manquaient d'harmonie et l'espace devant la façade ne pouvait pas accueillir dignement tous ceux qui venaient vénérer le tombeau de saint Pierre.

On ne pouvait pas non plus se protéger du soleil ou de la pluie et, lors des cérémonies solennelles, il fallait tendre des bâches sur le trajet allant du palais apostolique à la basilique. Tout cela encouragea Alexandre VII, dès le début de son pontificat, à créer un accès plus noble et plus fonctionnel à la Basilique Saint-Pierre.

Le projet d'organisation de la place fut demandé à Bernini qui y travailla intensément de 1656 à 1667. La merveille que nous contemplons aujourd'hui en fut le résultat. Bernini disait lui-même qu'avec les deux hémicycles ovales que forment les deux cent quatre-vingt-quatre colonnes, il avait voulu symboliser les bras de notre Mère l'Église étreignant l'humanité.



Bernini aurait-il pu imaginer qu'un jour cette place serait petite pour accueillir la foule des fidèles qui s'y rassemble pour prier ou pour assister à des cérémonies liturgiques, à la déclaration d'un dogme ou à la canonisation d'un nouveau saint, en union avec le Souverain Pontife ? Les images inoubliables de la multitude rassemblée lors de la béatification et de la canonisation de saint Josémaria, aux derniers instants de la vie de Jean-Paul II avec des centaines de milliers de personnes disant le Rosaire, toute la nuit durant et l'unité des pèlerins autour de l'élection de Benoît XVI ont redoré, Place Saint-Pierre, ces mots de saint Josémaria : ***Omnes cum Petro ad Iesum per Mariam ! Tous, avec Pierre, vers Jésus par Marie ! Et, sachant que nous sommes une partie de l'Église et invités à nous sentir des frères dans la foi, nous découvrons plus profondément la fraternité qui nous unit à l'humanité entière. En effet, l'Église fut envoyée par le Christ à toutes les nations et à tous les peuples (1).***

Une vie de service à l'Église

Le 25 juin 1946, saint Josémaria foula la place Saint-Pierre pour la première fois. Recueilli et en priant, il la traversa en savourant, dans son intimité avec Dieu, les instants qui précédaient la réalisation de l'un des rêves de sa vie : prier devant le tombeau de saint Pierre.

À partir de ce jour et durant les vingt-neuf ans qu'il vécut à Rome, le fondateur de l'Opus Dei vint souvent prier face à la basilique vaticane et aux appartements pontificaux. Lorsqu'il se déplaçait dans Rome, il faisait tout son possible pour passer par Saint-Pierre et, au seuil de la place, sans descendre de voiture, il disait un Credo pour l'Église et le souverain pontife. Don Alvaro raconta à un moment donné comment saint Josémaria y intercalait quelques mots : lorsqu'il disait **Je crois en l'Église, une, sainte, catholique, il disait trois fois de suite : Je crois en ma Mère l'Église romaine** et il ajoutait : **en dépit de tout**. Un jour il crut bon de parler de cette dévotion à mgr Tardini, cardinal secrétaire d'état au Vatican, qui lui avait demandé le sens de cette expression. **En dépit de vos erreurs personnelles et des miennes**, lui répondit saint Josémaria (2).

En parlant de cette anecdote, don Alvaro disait que le fondateur de l'Opus Dei tenait à souligner combien **il fallait que les collaborateurs du Pape soient très saints, remplis de l'Esprit Saint, afin qu'il y ait plus de sainteté dans toute l'Église** (3). Cet amour qui le poussait à réagir ainsi et qu'il sut transmettre à ses enfants fut reconnu par l'Église le 6 octobre 2002 : « *Omnes cum Petro ad Iesum per Mariam !* Conduire toutes les âmes vers Jésus par la médiation de Sainte Marie, en union avec le successeur de Pierre, Tête visible de l'Église universelle et avec les évêques du monde entier, telle fut l'aspiration la plus intime de saint Josémaria Escriva de Balaguer que, par grâce de Dieu, le saint-père Jean-Paul II a solennellement inscrit au catalogue des saints » (4). Des messes avec des milliers de gens le 6 et le 7 octobre ont été des preuves manifestes de la réalisation de ce vœu du fondateur de l'Opus Dei. La place Saint-Pierre est ainsi le cadre idéal pour cristalliser visiblement cet *omnes cum Petro ad Iesum per Mariam !*

« Il dolce Cristo in terra »

Actuellement tous ceux qui viennent à Rome pour y retrouver le Pape, se rendent place Saint-Pierre pour l'Angélus du dimanche, coutume instaurée par Jean XXIII, pour les audiences du mercredi et les cérémonies liturgiques multitudinaires convoquant de plus en plus de gens qui tiennent à *videre Petrum*.

Cette Église catholique est romaine. Je savoure ce mot : romaine ! Je me sens Romain parce que Romain veut dire universel, catholique ; parce que je suis porté à aimer tendrement le Pape, il dolce Cristo in terra, comme aimait à le dire sainte Catherine de Sienne, mon amie très chère (5). À la fenêtre de ses appartements, sur le parvis de la Basilique, lorsqu'il fait le tour de la place en voiture, pour saluer les pèlerins, il est facile de voir le successeur de Pierre, à un moment ou à un autre. Les personnes se succèdent mais il y a toujours un témoin muet, qui a une place privilégiée depuis des siècles : l'immense obélisque qui se dresse au centre de la place et qui a contempilé, depuis presque deux mille ans, les principaux événements de l'histoire de l'Église, à commencer par le martyr de saint Pierre.

Datant du 20^{ème} siècle avant J.C, il fut érigé sous l'empereur Amenemhet II, dans l'ancienne ville égyptienne d'Héliopolis en honneur du soleil. Caligula fit qu'on le porte à Rome en l'an 40. On dit que pour le transporter sans risques, on calfeutra le bateau en le remplissant de lentilles. L'obélisque fut placé au centre du cirque de Caligula, qui devint ensuite cirque de Néron, à peu de mètres à gauche des murs de la basilique vaticane actuelle. C'est là que fut martyrisé saint Pierre et c'est près de là que son corps fut enseveli. En 1586, Sixte V le fit placer au centre de la place actuelle. On mit sept mois à le déplacer, avec neuf cent sept hommes et soixante-quinze chevaux. Une croix, ayant un fragment du *Lignum Crucis* à la base, fut placée au sommet de l'obélisque.



« Mater Ecclesiae »

La place Saint-Pierre fut façonnée petit à petit tout au long des siècles. En 1613, Paul V chargea Maderno de construire une fontaine à côté de l'obélisque. En 1670, Carlo Fontana en fit la réplique symétrique de l'autre côté. Avec les représentations du Christ et des Apôtres que l'on trouve sur la façade de la basilique, il y a cent quarante statues de saints, sur les colonnes qui furent dressées entre 1662 et 1703. En 1847, on plaça les deux statues de saint Pierre et saint Paul des deux côtés des premières marches d'un perron à trois plateaux. On ne fit plus de changements jusqu'en décembre 1981. Le 8, Jean-Paul II bénit la mosaïque de la « Mater Ecclesiae » dite aussi de la colonne parce qu'elle est la réplique d'un tableau qui, dans la basilique Saint-Pierre, repose sur l'une des colonnes de l'ancien temple constantinien. Depuis lors on peut la contempler, à droite de la place, sur le pan coupé de la façade du Palais dit du Majordome.



Mosaïque de la Mater Ecclesiae sur la façade des édifices qui donnent sur la place Saint-Pierre.

Avant sa bénédiction, Jean-Paul II voulut s'exprimer ainsi :

– « Je vais maintenant bénir l'image de la Sainte Vierge « Mère de l'Église », et dire combien je tiens à ce que tous ceux qui viendront sur cette place de Saint-Pierre, lèvent leurs yeux vers Elle pour la saluer et l'invoquer avec un cœur plein de confiance. »

C'est à partir de là que don Alvaro ajouta un Salve au Credo qu'il disait chaque fois qu'il venait sur cette place. C'était sa façon de mettre en pratique le conseil de saint Josémara : **Mère ! — Appelle-la fort, très fort. — Elle t'écoute, elle te voit en danger peut-être, et elle t'offre, ta Mère la Vierge Marie, avec la grâce de son Fils le refuge de ses bras, la douceur de ses caresses ; et tu te sentiras réconforté pour de nouveaux combats** (6).

1. Saint Josémara, *Quand le Christ passe*, n. 139.

2. Mgr Alvaro del Portillo, *Entretiens sur le fondateur de l'Opus Dei*. Le Laurier Paris.

3. *Ibid.*

4. Mgr Xavier Echevarria, prélat de l'Opus Dei, décret du 6 octobre 2002, publié dans *Romana*, bulletin de la Prélature de la Sainte-Croix et Opus Dei, Rome, juillet-décembre 2002, Année XVIII, N. 35, p. 289.

5. Saint Josémara, homélie *Loyauté envers l'Église*, 14 juin 1972.

6. Saint Josémara, *Chemin*, n. 516.

www.josemariaescriva.info

3. Panthéon et Sainte-Marie « sopra Minerva »

Dès l'accès à la Piazza della Rotonda, le Panthéon se dresse, comme un molosse en pierre grise émergeant de la profondeur des siècles, devant les yeux du passant ébloui. C'est sans doute le monument le mieux conservé de la Rome ancienne et son énorme coupole est une prouesse architectonique sans pareille.



Mais on est encore plus impressionné lorsqu'on franchit le portique aux colonnes centenaires et que les portes de bronze s'ouvrent vers l'intérieur du temple. La lumière qui descend de l'oeil de la coupole glisse sur les parois cylindriques et envahit tout l'espace de sa sérénité dorée, pleine de majesté et de paix.



Le Panthéon, comme son nom l'indique, était le temple que les Romains avaient construit en l'honneur de leurs nombreux dieux. Il fut construit, tel qu'il est aujourd'hui, sous l'empereur Adrien, entre 118 et 128. Des siècles plus tard, lorsque l'Empire Romain avait été déjà en partie évangélisé, l'empereur Focas en fit don à l'Église. En 609, le pape Boniface IV le transforma en l'église Sainte-Marie ad Martyres. Dès lors, le temple devint un grand reliquaire, puisque le pape voulut que l'on y conserve les restes de milliers de chrétiens, parmi lesquels ceux de nombreux martyrs, qui étaient encore dans les catacombes.

Au seuil du Moyen-Âge, en cette époque tardive, la dédicace de l'ancien Panthéon païen aux martyrs montrait combien l'Église était débitrice de ceux qui avaient été les témoins du Christ, au point de livrer leur vie pour la foi. Des enfants, comme Tarsice, des vierges comme Agnès et Cécile, des mères de famille comme Perpétue, des vieillards, comme Polycarpe, avaient été, en leur faiblesse, plus forts que toutes les légions. Comme leur Maître, leur triomphe fut sur la Croix : aussi méritaient-ils d'être loués et vénéérés tout au long des siècles.

Il y a de nombreux saints dans l'histoire de l'Église qui ont vécu un certain temps à Rome et qui ont été de grands dévots des martyrs. Sainte Catherine de Sienne en est une, elle y résida à la fin de sa vie du 28 novembre 1378 au 29 avril 1380. Elle aimait à se recueillir devant les mémoires des Apôtres et des premiers chrétiens qui avaient donné leur vie pour la foi.

Sainte Catherine était venue à Rome à la prière du pape Urbain VI, qui avait besoin de sa prière et de son conseil pour affronter la crise gravissime du schisme d'Occident. La sainte logeait tout près du Panthéon, avec plus de vingt catherinettes, nom attribué aux disciples venues avec elle de Sienne.

Le fondateur de l'Opus Dei vouait aussi, depuis qu'il était très jeune, une grande dévotion aux martyrs, semence de chrétiens, dans toutes les églises. Il en parlait ainsi en 1972 : **Je vénère de toutes mes forces la Rome de Pierre et de Paul, baignée par le sang des martyrs, centre d'où tant de personnes sont parties pour propager la parole de salut du Christ, dans le monde entier (1).**

Sainte-Marie « sopra Minerva »

Derrière le Panthéon et très près de la maison de sainte Catherine, se trouve l'église de Sainte-Marie « sopra Minerva », où dans une chaise sous le maître autel, reposent ses restes sacrés. Cette église, la seule de style gothique à Rome, est le dépôt d'une grande quantité d'œuvres d'art d'auteurs connus, mais depuis la fin du 14^{ème} siècle, elle est surtout visitée par des fidèles se vouant à l'intercession de la grande sainte de Sienne.

C'est à Rome que Catherine se livra totalement au service de l'Église et du pontife romain : à l'invitation d'Urbain VI, elle s'adressa aux cardinaux en consistoire et les encouragea à compter sur le Seigneur et à être fermes dans la défense de la vérité. Elle écrivit des lettres aux rois des principaux pays d'Europe afin de les pousser à reconnaître le seul et vrai Vicaire du Christ. Dans son style persuasif et fougueux, elle s'adressa aussi à plusieurs personnalités de la chrétienté de ce temps-là pour les encourager à venir à Rome *per fare muro*, pour être le rempart du pape. Elle ramena la paix parmi les habitants de Rome lorsque les intrigues des schismatiques y provoquèrent des révoltes.

Et par-dessus tout, Catherine se livra à la prière. Peu de temps avant sa mort et déjà gravement malade, elle écrivait comment se passaient ses journées à Rome : "*Vers neuf heures, lorsque je sors de la Messe, c'est un cadavre qui va vers Saint-Pierre et qui revient au travail de la prière dans la nef de cette sainte église. J'y demeure jusqu'à l'heure des vêpres. Je ne voudrais pas bouger de là, y être jour et nuit, jusqu'à voir ce peuple soumis et enraciné en l'obéissance à son père, le pape.*" (2)





Sainte Catherine prenait sur elle les souffrances de l'Église en ces heures difficiles. C'est à Rome que le Seigneur voulut accepter l'offrande de sa vie pour l'Église que la sainte avait faite à plusieurs reprises. Épuisée par la souffrance qui lui serrait le cœur à cause du schisme qui déchirait le Corps Mystique du Christ et subissant aussi de graves épreuves physiques, elle rendit son âme à Dieu, entourée de ses disciples qu'elle ne cessait d'encourager à vivre la charité fraternelle et à être prêtes, elles aussi, à donner leur vie pour l'Église. 2. Sainte Catherine de Sienne, Lettre 373. 6

Saint Josémaría lui vouait une grande dévotion, depuis son jeune âge. C'est pour l'honorer qu'il appelait familièrement des catherines les cahiers où il prenait des notes intimes de son âme.



La dépouille sacrée de Sainte Catherine de Sienne est sous le maître-autel.

Quelques années plus tard, devant les difficultés que connaissait l'Église, le fondateur de l'Opus Dei eut recours à ce défenseur passionné de la vérité : **Ma dévotion, de vieille date, envers Sainte Catherine se ravive, écrivait-il en 1964 : parce qu'elle sut aimer filialement le pape, se dévouer au service de la Sainte Église de Dieu... parler de façon héroïque (3).**

En tant que chrétiens nous sommes tenus de parler, d'exposer de façon vivante et convaincante les merveilles de Dieu : la réalité de l'Église, la beauté incomparable de la vie chrétienne qui répond aux aspirations les plus profondes du cœur humain. Aussi, comme les fidèles chrétiens des premiers temps, changerons-nous notre monde, aiderons-nous le plus grand nombre à adhérer à la vérité et à désirer la proclamer afin que d'autres partagent la liberté des enfants de Dieu qui conduit vers le bien la société et les relations entre les peuples.

En effet, comme l'indique saint Josémaria, **l'ignorance est le plus grand ennemi de notre Foi et, en même temps, le plus grand obstacle pour accomplir la Rédemption des âmes (4).** Nous sommes tenus de défendre la liberté personnelle de tous les hommes, en sachant que Jésus-Christ est celui qui a gagné pour nous cette liberté ; si nous n'agissons pas ainsi, de quel droit pourrions-nous revendiquer la nôtre ? Nous devons aussi répandre la vérité, parce que *veritas liberabit vos*, la vérité nous libère, tandis que l'ignorance nous rend esclaves. Nous devons défendre le droit de tout homme à vivre, à posséder ce dont il a besoin pour mener une existence digne, le droit à travailler et à se reposer, à choisir un état, à fonder un foyer, à mettre des enfants au monde dans le mariage et à pouvoir les élever, à traverser avec sérénité les périodes de maladie et la vieillesse, à accéder à la culture, à s'associer aux autres citoyens pour parvenir à des fins licites et, au premier chef, le droit à connaître et à aimer Dieu en toute liberté, car la conscience, si elle est droite,

découvrira les traces du Créateur en toute chose (5).

1. Saint Josémaria, *Loyauté envers l'Église*, 4 avril 1972.
2. Sainte Catherine de Sienne, Lettre 373.
3. Lettre à Florencio Sánchez Bella, citée dans A.Vazquez de Prada, *Le Fondateur de l'Opus Dei*, III, p. 532.
4. Saint Josémaria, Lettre 9-I-1951, n. 8, citée dans A.Vazquez de Prada, op. cit., p. 286.
5. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n. 171.

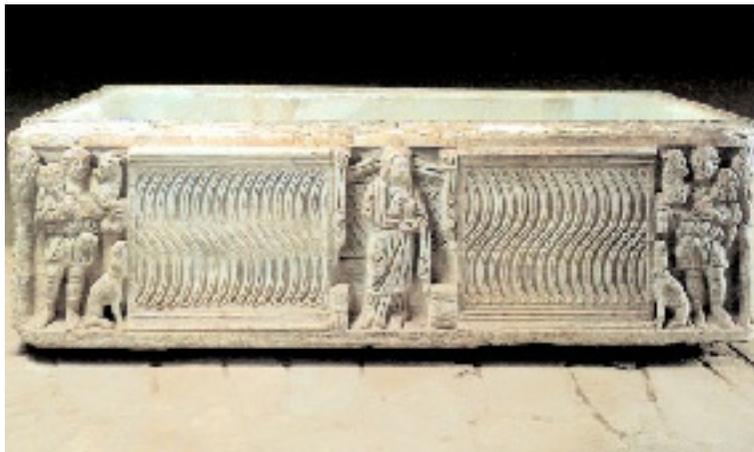
www.josemariaescriva.info

4. Les catacombes de Saint Calixte

La persécution déchaînée par Néron en l'an 64 envoya au martyre un très grand nombre de chrétiens. Ce fut une épreuve très dure pour l'Église de Rome qui dû par la suite affronter une terrible campagne de calomnies la salissant aux yeux du peuple. Les chrétiens étaient traités d'athées, puisqu'ils refusaient le culte à l'empereur. Ils étaient donc un danger pour l'unité de l'empire et des ennemis du genre humain. On leur attribuait les pires atrocités : des infanticides, l'anthropophagie, des désordres moraux en tout genre. Tertulien (160- 220) en parlait ainsi : *Il n'y a pas de malheur public ou de maux en tout genre subis par le peuple dont les chrétiens ne soient portés responsables. Si le Tibre déborde, si le Nil n'a pas de crues et n'irrigue pas les champs, si le ciel n'envoie pas la pluie, si la terre tremble, s'il y a famines et peste, on n'entend qu'un seul cri : les chrétiens, aux fauves !* (1).

Jusqu'en 313, année où l'édit de Milan décréta la paix, l'Église vécut sous la persécution. Il est vrai que les persécutions n'avaient pas toutes la même intensité et que, hormis quelques périodes concrètes, les chrétiens menaient une vie normale. Mais le risque du martyre était toujours présent : il suffisait qu'un ennemi porte plainte pour qu'il y ait une enquête. Celui qui se convertissait était pleinement conscient que le christianisme était une option radicale qui entraînait la recherche de la sainteté et la profession de foi au risque de sa propre vie. Chez les fidèles, le martyre était un privilège, une grâce de Dieu, une possibilité d'être pleinement identifié au Christ au moment de la mort. Néanmoins, la conscience de la faiblesse personnelle, les conduisait à demander l'aide du Seigneur pour savoir l'accepter, le cas échéant. Ceux qui avaient mérité la palme du martyre devenaient des modèles vénérés. On imagine aisément l'émotion de la communauté chrétienne de Rome lorsqu'elle entendait les récits détaillés de la sainte mort des frères dans la foi. Ils étaient en même temps une consolation et une force pour les croyants et une semence de nouvelles conversions. Les reliques des martyrs étaient recueillies et inhumées avec dévotion et on avait recours à leur intercession, dès l'instant de leur enfouissement.

La loi romaine prescrivait, depuis très longtemps, que les nécropoles, villes des morts, en terme grec, soient à l'extérieur des remparts de la cité. *Nul ne sera inhumé ou incinéré dans l'urbs* (2). Les romains incinéraient habituellement les corps des défunts, mais il y avait aussi des familles qui inhumaient leurs êtres chers dans leur propriété. Cette coutume s'imposa par la suite sous l'influence du christianisme.



Sépulcre du 4ème siècle avec deux représentations du Bon Pasteur.

Au départ, fidèles et païens gisaient ensemble. Ce n'est à partir du 2ème siècle que, grâce aux donations de certains chrétiens aisés, l'Église commença à disposer de nécropoles propres que les fidèles ont appelées cimetières, – *coimeteria*, du grec *koimao*, dormir – : des lieux où les corps reposent dans l'attente de la résurrection. C'est ainsi qu'apparurent les catacombes chrétiennes : elles n'étaient pas, comme on le pense à tort, des refuges ou des lieux de rassemblement pour les célébrations liturgiques, mais des lieux de sépulture où reposaient les restes mortels des frères dans la foi. À l'origine, le terme " catacombe " faisait référence à une zone de la voie Appia allant de la tombe de Cécilia Metella à la ville de Rome. Par la suite, ce toponyme désigna aussi le cimetière chrétien, sous terre. Aux premiers siècles, de nombreux martyrs y furent inhumés et, avec les tombes de saint Pierre et saint Paul, les catacombes devinrent des lieux du souvenir, très chers aux chrétiens de Rome. Ils s'y rendaient très souvent, dans les moments les plus durs, pour implorer l'aide de Dieu par l'intercession de ceux qui avaient proclamé l'Évangile en versant leur sang. Mus par leur dévotion, les fidèles voulurent logiquement être inhumés près des autres membres de la communauté chrétienne, et si possible, près d'un Apôtre ou d'un martyr, en attente de la résurrection.

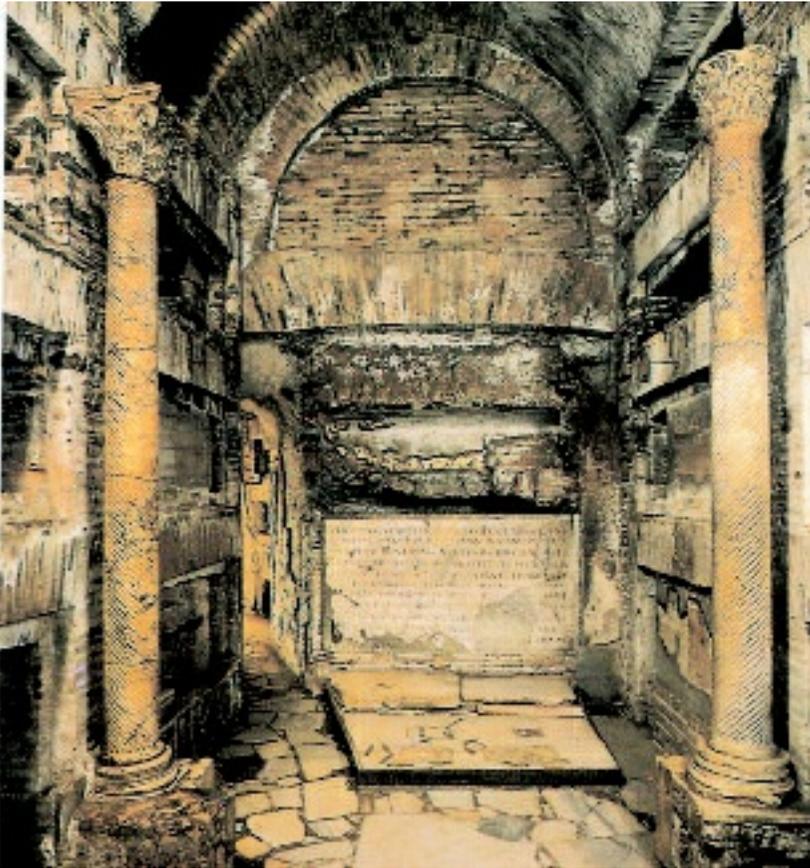
Sur la voie Appia

Les catacombes de saint Calixte sont sur la voie Appia à la sortie de Rome. Ce fut au 2ème siècle que l'on commença à y inhumér des morts et les propriétaires du domaine, vraisemblablement chrétiens, permirent que d'autres frères dans la foi y soient enterrés à leur tour. C'est à cette époque-là que fut ensevelie la jeune martyre Cécile, dont la mémoire fut très vénérée dès l'instant de sa mort. Cécilia appartenait à une famille de patriciens et elle se convertit lorsqu'elle était encore très jeune. Elle épousa Valérien qu'elle approcha de la foi, et les deux décidèrent de rester vierges. Puis, Valérien, chargé de retrouver et d'inhumer les restes des martyrs, fut découvert et décapité. Cécile fut dénoncée à son tour. On essaya de l'asphyxier dans un chaudron, chez elle et comme elle s'en sortit, indemne, elle fut condamnée à être décapitée. La loi romaine prévoyait que le bourreau frappe trois fois de son épée. Cécile reçut les trois coups, mais elle ne mourut pas immédiatement. Allongée par terre, avant d'exhaler son dernier soupir, elle eut la force de montrer trois doigts de sa main droite et un doigt de la gauche, en témoignage de sa foi en Dieu Un et Trine. En 1599, lors de son exhumation, le corps intact de sainte Cécile était encore dans cette position. Maderne l'a immortalisée et cette sculpture se trouve aujourd'hui en l'église Sainte-Cécile-in-Transtevere, son ancienne maison où elle repose depuis le 9ème siècle. Les Catacombes de Saint-Calixte en ont une copie, placée là où elle fut initialement inhumée.



Crypte de Sainte-Cécile. Là où se trouvait la tombe de la jeune martyre, il y a maintenant une copie de la sculpture que fit Maderne en 1600.

Au 3^{ème} siècle, le cimetière est légué au pape Zéphyrin (199-217) devenant ainsi le premier cimetière de l'Église de Rome, dont la gestion fut confiée au diacre Calixte. Un siècle plus tard, il sera le lieu du repos de seize papes, presque tous martyrs. Calixte gère le domaine des catacombes pendant presque vingt ans, avant de devenir le successeur du pape Zéphyrin, tête visible de l'Église. Durant cette période, il agrandit et embellit les surfaces des zones principales du cimetière, tout spécialement la crypte des papes et la crypte de sainte Cécile.



Crypte où furent inhumés six papes du 3ème siècle et quelques prêtres et diacres martyrisés avec le pape Sixte II. Au fond se trouve l'épithaphe que saint Damase fit placer au 4ème siècle:

" C'est ici que repose un groupe de saints. Ces sépulcres vénérés gardent leurs corps, Tandis qu'au royaume des cieux L'on accueille leurs âmes de choix. Ici sont les compagnons de Sixte Qui l'emportèrent sur leur persécuteur ; Le groupe des papes qui veillent sur l'autel du Christ ; L'évêque qui vécut dans une longue période de paix, Les restes des saints confesseurs arrivés de Grèce ; Jeunes et enfants, des vieillards et leur chaste descendance. J'avoue que c'est ici, que moi-même, Damase, aurait aimé être enseveli, Mais je n'ai point voulu venir troubler les cendres des saints ".

Saint Tarcisse martyrisé à son tour, la communauté chrétienne en fut bouleversée. Ce fut au 4ème siècle que le pape saint Damase grava sur sa sépulture la date exacte de son martyre : le 15 août 257, pendant la persécution de Valérien. Tarcisse était un adolescent qui collaborait, en tant qu'acolyte, à la distribution de la communion parmi les chrétiens en prison. Ce 15 août là, il fut attrapé, emprisonné et sommé de livrer les Saintes Hosties. Il refusa et choisit plutôt de mourir lapidé que de permettre que l'on ne profane le Corps du Christ.

Avec la paix de Constantin, les catacombes sont toujours des cimetières et elles deviennent tout de suite un but de pèlerinage. Néanmoins, au 5ème siècle, après le sac de Rome par Alaric, l'insécurité grandissante à l'extérieur des remparts de la ville, elles seront de moins en moins fréquentées. Au 9ème siècle, on transfère les os des saints aux églises intra-muros et pendant le Moyen-Âge, les catacombes s'effondrent

petit à petit dans l'oubli. Plus personne n'y vient et on en arrive à oublier le lieu même de leur emplacement.

Ce fut au 15^{ème} siècle catacombes que l'intérêt pour les catacombes reprit, cependant il faut attendre le 19^{ème} pour qu'elles soient revalorisées comme un lieu saint et estimées comme un trésor de la chrétienté. Giovanni Battista De Rossi, fondateur de l'archéologie chrétienne moderne redécouvrit les catacombes de Saint-Calixte. Il raconte en ses mémoires comment il persuada Pie IX de visiter ces fouilles. Arrivés à la crypte des papes, De Rossi lui traduisit les inscriptions et lui montra la pierre tombale que saint Damase avait faite au 4^{ème} siècle avec les noms des successeurs de Pierre martyrisés qui y étaient inhumés. Pie IX réalisa alors où il se trouvait. Les yeux pleins de larmes, très ému, il s'agenouilla et se recueillit longtemps en prière. C'était la première fois, après mille ans, qu'un pape se rendait dans ce lieu sanctifié par le sang des martyrs.

4 Juillet 1946

Quelques jours après son arrivée à Rome, saint Josémaria manifesta le souhait d'aller prier aux catacombes. **Voyez-vous, nous ne sommes pas seuls, assurait- il à ses fils lors de sa réclusion à la légation du Honduras, quelques années auparavant. Comme les premiers fidèles dans la quiétude des catacombes romaines, nous pouvons nous écrier : *Dominus illumination mea et salus mea, quem timebo ?* (Ps 26, 1) : Le Seigneur est ma lumière et mon salut, de qui aurais-je craint ? C'est seulement ainsi que nous pouvons nous expliquer les hauts faits, vraiment héroïques, de ces premiers chrétiens. Avec une assurance en l'aide de Dieu, sans faire de choses bizarres, ils se sont glissés partout : au forum, dans les palais voire même chez l'empereur** (3).

Le 4 juillet 1946, saint Josémaria se rendit aux catacombes de Saint-Calixte, au début de la matinée. Le fondateur de l'Opus Dei y célébra la sainte messe dans la crypte des papes et don Alvaro del Portillo, en celle de Sainte-Cécile. Puis ils visitèrent les catacombes de Saint-Sébastien et les anciens sépulcres des Apôtres.

Dès les débuts, saint Josémaria avait toujours aimé évoquer les premiers chrétiens et considérer leur exemple lorsqu'il parlait de la vie des fidèles de l'Opus Dei. C'est dans ce sens qu'il disait d'eux qu'ils étaient "[nos] prédécesseurs dans cet apostolat de l'oeuvre tout aussi ancien que nouveau " (4). On pense qu'il y a environ mille cinq cent sépultures de chrétiens à Saint-Calixte, des tombes toutes simples, pour la plupart, avec quelques inscriptions permettant de les identifier. À partir du 4^{ème} siècle, à la fin de la persécution, les inscriptions sur les pierres tombales deviennent plus fréquentes. Avec le prénom, il y a les traits caractéristiques de la personne, on y notait la profession : des boulangers, des menuisiers, des tailleurs, des peintres, des maîtres, des médecins, des avocats, des fonctionnaires de l'État, des soldats... Un échantillon de tous les métiers de ces chrétiens qui, aux dires de saint Augustin, plongés parmi les autres, menaient la vie de tout le monde, tout en étant *inspirés par une foi différente, une espérance différente et un amour différent* (5). Saint Josémaria a dû certainement être comblé en pensant à ces prédécesseurs dans la foi qui recherchaient la sainteté dans le monde, tout en étant un ferment dans la pâte de la société. L'amour et la vénération qu'il avait pour eux, le poussait à les citer très souvent en exemple dans sa prédication : **je n'ai d'autre recette pour réussir que celle des premiers chrétiens. Il n'y en a point d'autre, mes enfants** (6).

Tout au long de sa vie, le fondateur de l'Opus Dei a évoqué très souvent des peintures ou des gravures des catacombes afin d'illustrer des sujets : l'amour de la Sainte Vierge, la fraternité ou l'union avec pape dont témoignaient, dès les premiers siècles, les fidèles chrétiens. Cependant, s'il fallait retenir une image des premiers chrétiens particulièrement touchante pour lui, il faudrait assurément parler du Bon Pasteur.



Représentation du Bon Pasteur, sur une voûte des catacombes de Saint-Calixte, peinte par les chrétiens du 3ème siècle.

Dans la pièce où il travaillait, il y a une représentation en travertin du Bon Pasteur copie de celle des catacombes sous laquelle on peut lire des vers de Juan del Enzina :

J'aime garder un si bon troupeau, et ce, en une si belle vallée. Je prête serment de toujours le garder, de ne jamais l'abandonner.

Depuis ce 2 octobre 1928, j'ai un attachement divin, paternel et maternel, pour vous et vos vies. Nul ne m'est étranger et ce, même parmi ces milliers de filles et de fils que je ne connais pas (7).



Pierre avec le Bon Pasteur.

Il aimait parler du Bon Pasteur pour nous encourager à l'apostolat auprès de toutes les âmes. **Seigneur, le souci de les aider me poignarde le coeur. Ô Bon Pasteur, je te prie de les entourer Toi-même, de les prendre sur ton dos, afin que la figure très aimable que nous contemplons aux catacombes soit toujours une réalité. Lorsque le berger retrouve la brebis perdue, il la met sur ses épaules et, arrivé chez lui, il appelle les amis, les voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la brebis perdue (Lc 15, 5-6) (8).**

Tout au long de son existence, le fondateur de l'Opus Dei n'a pas fait que parler du Bon Pasteur, il a lutté pour en devenir un, en incarnant ce que le Christ dit dans l'Évangile : *Je suis le Bon Pasteur. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis* (9). Le prélat de l'Opus Dei en témoigne : "saint Josémaría a médité toute sa vie durant les scènes évangéliques du Bon Pasteur. Il aimait beaucoup cette allégorie et était en mesure de connaître ses brebis, une par une, de livrer sa vie pour elles, de leur faire profiter des meilleurs pâturages, de ne pas délaissier celle qui s'était égarée ou arrêtée en chemin" (10).



Représentation du Bon Pasteur sculptée vers la moitié du 4ème siècle. Elle est actuellement aux musées du Vatican.

À l'entrée des catacombes de saint Calixte, avant de descendre à la crypte des papes, il y a une représentation du Bon Pasteur, copie de l'originale du 4ème siècle qui est maintenant au musée du Vatican. Il y en a une pareille à Villa Tevere, près de l'église prémonastère Sainte- Marie-de-la-Paix, où repose le corps de saint Josémaria. Elle évoque de nombreux souvenirs : Le Christ, les premiers chrétiens, le pape, toutes les âmes... Le Seigneur parlait avec énormément de tendresse du Bon Pasteur. Il se plaisait à le décrire. Il nous dit que les brebis suivaient le pasteur, l'aimaient, se savaient bien entourées... (11).

1. Tertullien, *Apologeticum*, 40, 12.
2. *Douze tables*, 10.1.
3. Saint Josémaria, AGP, P12, p. 32.
4. Saint Josémaria, *Instruction*, 9-I-1935, n. 298.
5. Saint Augustin, *De civitate Dei*, 54, 2.
6. Saint Josémaria, Notes prises lors de sa prédication orale, 29 février 1964.
7. Saint Josémaria, AGP, P18, pp. 151-152.
8. Saint Josémaria, AGP, P18, p. 276.
9. Jn 10,11
10. Mgr Xavier Echevarria, *Memoria del Beato Josemaria*, p. 329.
11. Saint Josémaria, Notes prises lors d'une réunion, 13 mars 1955.

www.josemariaescriva.info

5. La basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem



The reliquary with the Lignum Crucis or fragment of the True Cross.

Les juifs n'avaient pas le droit d'inhumer les condamnés dans un cimetière commun. C'est la raison pour laquelle le corps de Jésus fut déposé dans un sépulcre particulier, offert par Joseph d'Arimathie (cf. Mt 27, 60). Les instruments de torture utilisés pour les exécutions étaient aussi considérés impurs. On les enterrait ou on les enfouissait dans des trous, hors de la portée des gens.

Tout aussi ignominieuse que ces instruments était la colline du Golgotha, là où le Christ avait été crucifié. Ce n'était pas pour rien que les habitants de Jérusalem lui donnaient un nom latin sinistre : *locus calvariæ*, lieu du crâne. Après la Résurrection du Seigneur, le fait que les chrétiens viennent souvent sur ce lieu de désolation pour s'agenouiller sur la terre qui avait été baignée par le sang et prier près du trou où avait été plantée la Croix ne pouvait que surprendre les gens. Ils venaient aussi pour déposer leur baiser sur le rocher où son corps avait été allongé.

Il est fort probable que cette coutume ait été interrompue par intervalles, à cause des persécutions et d'autres événements, comme celui de la destruction de Jérusalem en l'an 70 de notre ère. Cependant, cette

pieuse habitude était sans doute en vigueur au 2ème siècle puisque l'empereur Adrien (117-138) fit que l'on égalise le terrain en comblant de terre le dénivelé qui séparait le Golgotha du Saint Sépulcre et ce fut sur cette plateforme qu'il fit construire deux temples : l'un voué à Junon, sur le Sépulcre, et l'autre à Vénus, au sommet du Golgotha. Il est connu qu'Adrien repoussait vivement le christianisme à la fin de sa vie et il est presque certain que la construction de ces temples visait à effacer à tout jamais les traces visibles de la Rédemption.

Les premiers historiens ecclésiastiques parlaient, non sans ironie, du résultat paradoxal que ces efforts des païens eurent au fil des temps. Voici ce qu'en disait Eusèbe de Césarée : *Pauvres hommes ! Ils pensaient qu'il était possible de cacher au genre humain la splendeur du soleil levé sur le monde ! Ils ne réalisaient pas encore qu'il est impossible de cacher sous terre Celui qui a déjà obtenu la victoire sur la mort* (1). Ce fut, en effet, au 4ème siècle que l'Église obtint sa liberté et que ces deux temples païens permirent de retrouver sans erreur possible, l'emplacement des Saints Lieux : on n'eut alors qu'à les démolir, et creuser sous leur fondations pour y retrouver le Saint Sépulcre et le sommet du Calvaire.

L'invention (découverte) de la Sainte Croix

Ce fut l'impératrice sainte Héléne, mère de Constantin, qui encouragea les travaux de recherche des Lieux de la Passion. Elle vint en Terre Sainte en l'an 326. Déjà âgée, elle frôlait sans doute les 80 ans, elle ne voulait pas mourir sans avoir prié sur la terre où le Seigneur avait vécu, était mort et ressuscité.



Représentation de l'impératrice sainte Héléne sur la façade de la basilique.

Nous avons peu de données sur la jeunesse d'Hélène. D'origine modeste, née probablement en Bithynie, saint Ambroise nous dit qu'avant son mariage avec Constance Chlore en 273, elle était stabularia, bonne à tout faire, dans une auberge. Constance était un officier ambitieux de l'armée romaine qui parvint à la dignité de César en 293. Constantin naquit de cette union en 274 date à laquelle sa mère fut répudiée parce qu'elle n'avait pas de sang noble. Hélène resta dans l'ombre jusqu'à ce qu'en 306, son fils Constantin lui accorda le titre d'impératrice. Devenue chrétienne, elle se servit de ce statut privilégié pour faire le bien, en vivant la charité parmi les déshérités et en encourageant l'extension du culte et sa dignité. Sa foi et sa piété était si remarquables que saint Ambroise n'hésite pas à en faire son éloge : *Grande femme qui offrit à l'empereur bien plus qu'elle ne reçut de lui* (2).

C'est après son passage en Terre Sainte que l'on construisit les premières basiliques de la Nativité, à Bethléem, et de l'Ascension, sur le Mont des Oliviers. Quant au Golgotha, lorsque Hélène arriva à Jérusalem, on venait de démolir les temples païens, de sorte que les vœux de l'impératrice furent réalisés : elle put s'agenouiller sur la terre qui avait porté Notre Seigneur en Croix et prier sur le rocher du Saint Sépulcre. Elle remarqua nonobstant que la plus importante des reliques restait encore à trouver.

Saint Ambroise en fait une description très émouvante. Avançant, d'un pas pressé, sur les ruines des temples, accompagnée de soldats et d'ouvriers, elle se disait : *Voici le lieu de la bataille, mais le trophée de la victoire où est-il? Moi je suis sur un trône et la croix du Seigneur, serait-elle ensevelie sous cette poussière? Je suis parée d'or et le triomphe du Christ, dans les ruines? (...). Je vois que tu as fait tout ton possible, ô diable, pour que fut enterrée l'épée qui te réduisit au néant* (3).

Les nouvelles fouilles faites à la demande de l'impératrice aboutirent aussi lorsqu'en remuant un terrain près du Golgotha, l'on trouva trois croix et la tablette sur laquelle on avait écrit en hébreu, en grec et en latin : *Jésus de Nazareth Roi des Juifs*. La Croix fut ainsi découverte. On parle donc de *l'invention* (*inventio* est un terme latin qui veut dire parvenir au but, trouver) de la Sainte Croix du Seigneur qui était restée cachée durant trois siècles. La Sainte Impératrice laissa la plupart des reliques à Jérusalem, mais elle emporta avec elle à Rome trois fragments de la *Vera Crux*, de la croix du Seigneur : le motif de la condamnation, l'un des clous et quelques épines de la couronne que les bourreaux tressèrent pour la mettre sur la tête de Jésus. Elle fit aussi porter une grande quantité de terre du Golgotha et des marches en pierre de l'escalier que le Seigneur emprunta quatre fois le jour de sa passion pour comparaître devant Pilate, au Prétoire.



Reliquaire avec le " Titulus Crucis ". Écrit en hébreu, en grec et en latin et de droite à gauche dans les trois cas.

La basilique Sessorienne ou " Sancta Hierusalem "

De nombreux documents des 4ème et 5ème siècles décrivent comment à partir de la visite de sainte Hélène, les chrétiens ont commencé à vénérer les reliques de la Passion qui étaient restées à Jérusalem. Eusèbe, Flavius Ruffinus, dit Rufin, Théodorète et saint Cyrille de Jérusalem en témoignent. Quant à Egérie qui se rendit en pèlerinage sur les Lieux Saints au 4ème siècle, elle parle de foules de fidèles qui déjà à cette époque venaient de l'Orient chrétien pour prendre part aux solennités en honneur de la Croix.

Socrate le Scholastique, vers la moitié du 5ème siècle rapporte une pieuse tradition selon laquelle, lors du voyage de l'impératrice de Jérusalem à Rome, son navire fut pris dans une énorme tempête, il allait couler, lorsque sainte Hélène pris le Saint Clou qu'elle portait avec elle, l'attacha à une corde et le lança par-dessus bord pour qu'il touche l'eau. La mer se calma à l'instant.

Ce Clou, les trois fragments de la Croix et l'INRI furent pieusement gardés par sainte Hélène dans sa résidence impériale : le palais sessorien. Quelques années plus tard, sans doute après la mort de sa mère, Constantin fit construire une basilique qui prit le nom de ce palais. La basilique Sessorienne fut appelée aussi *Sancta Hierusalem*. Le fondement symbolique de cette construction contient la terre du Golgotha que l'impératrice avait apportée de Palestine et les précieux fragments de la Sainte Croix qui étaient honorés par les fidèles dans un reliquaire d'or serti de pierres précieuses.



Les reliques de la Passion conservées en la basilique. Au dessus, un doigt de l'apôtre saint Thomas, quelques fragments du rocher du Saint Sépulcre et deux épines de la Couronne. Au centre, le reliquaire du Lignum Crucis. En bas, l'un des clous et le Titre. À gauche, placé verticalement, le gibet du Bon Larron.



Les épines de la Couronne.

De cette première basilique constantinienne on ne garde que quelques restes des murs extérieurs. Un autre édifice fut construit sur celui-là au 12ème siècle, remplacé à son tour par le temple de style baroque tardif, achevé en 1744, que l'on contemple de nos jours. Malgré ces changements d'architecture et d'autres vicissitudes historiques, telles que les invasions de Rome, c'est toute une collection de documents qui témoigne de l'authenticité des reliques qui y sont vénérées : elles sont bien celles que sainte Hélène apporta de Terre Sainte.



La basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem.

Il est tout à fait naturel que ce lieu soit devenu par la suite un objectif pour la piété du peuple chrétien. On commença très tôt à y célébrer la liturgie du Vendredi Saint. Jusqu'au 14^{ème} siècle, le pape en personne, pieds nus, était à la tête de la procession qui allait de la basilique du Latran à la basilique de Sainte-Croix, afin d'y adorer le *vexillum crucis*, la bannière de la Croix, l'étendard du salut.

Le 4 août 1946

Saint Josémariamaria pria en la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem le 4 août 1946. Il était à Rome depuis le 23 juin. Dès son arrivée à la Ville Éternelle, il avait travaillé intensément, en pleine canicule estivale et en dépit de toutes les gênes de son diabète, à la préparation des documents qu'il fallait présenter au saint-siège pour obtenir le *Decretum Laudis*. L'approbation de l'OEuvre en dépendait, une institution de droit pontifical douée d'un régime universel. Saint Josémariamaria était pressé, cette approbation rendrait plus facile l'expansion apostolique de l'Opus Dei. Il mit donc tout son coeur à pouvoir en écourter les délais.

Le 4 août, à 16h45, le cardinal préfet du dicastère concerné reçut don Alvaro del Portillo pour lui parler des dates où il fallait présenter ces documents. Le fondateur de l'Opus Dei voulut alors passer l'après-midi de ce dimanche à prier en la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, pendant qu'avait lieu cette entrevue.

On imagine facilement la prière de saint Josémariamaria en cet après-midi : une demande confiante, pleine de foi et en même temps une acceptation soumise de la Volonté divine. Là, devant les reliques de la Passion, sans doute a-t-il pensé encore une fois que **trouver la Croix de Jésus-Christ sur notre chemin, nous permet de savoir que nous suivons ses pas** (4).

Le *Decretum Laudis* ne serait finalement accordé par le saint-siège que plus de six mois après, le 24 février 1947. Ce retard le peina mais le fondateur de l'Opus Dei l'accepta sans perdre sa paix, comme une nouvelle chance d'êtreindre la Croix. Il transmet cette attitude à ses enfants.

Toujours paisibles et pleins de courage dans les contradictions, s'il y en a, devant ce que les gens appellent des échecs. Le succès ou l'échec est dans la vie intérieure. Le succès consiste à recevoir la Croix de Jésus-Christ dans le calme, à étendre les bras ouverts car pour Jésus, comme pour nous, la Croix est un trône, l'exaltation de l'amour ; elle est le comble de l'efficacité rédemptrice, pour conduire les âmes vers Dieu, pour les y conduire selon notre façon laïque de faire: avec notre contact, notre amitié, notre travail, notre parole, notre doctrine, avec notre prière et notre mortification (5).

1. Eusèbe de Césarée, *De vita Constantini*, 3, 16.
2. Saint Ambroise, *De obitu Theodosii*, n. 41.
3. Saint Ambroise, *De obitu Theodosii*, nn. 43-44.
4. Saint Josémariamaria Escriva, Lettre du 14 février 1944, n. 19.
5. Saint Josémariamaria Escriva, Lettre du 31 mai 1954, n. 30.

www.josemariaescriva.info

6. Le Forum romain

Sous le régime impérial, après une longue période de paix et de prospérité, Rome avait atteint le chiffre impressionnant d'un million d'habitants, parmi lesquels seule une petite minorité demeurait en de spacieuses et paisibles villas. Le reste de la population résidait en des logements communs ou *insulæ*. C'était des immeubles à plusieurs étages, construits avec des matériaux de mauvaise qualité et très près les uns des autres, de sorte que le plan de la Cité était un réseau dense et enchevêtré de rues et de ruelles.

La Rome d'alors comptait sur des services très modernes à l'époque : le tout à l'égout, les termes et les aqueducs. Cependant, pour se faire une idée des conditions de vie des gens, il faut savoir que les appartements étaient très petits, que très souvent il n'y avait qu'une seule pièce par famille. Ils n'avaient ni eau

courante, ni chauffage, ni vitres aux fenêtres et très fréquemment les incendies ravageaient des quartiers entiers étant donné, entre autres, l'étroitesse des rues.

Les Romains faisaient face aux inconvénients de leur logement en y demeurant le moins de temps possible. Ils se levaient de très bon matin pour profiter au maximum de la lumière du jour : dès potron-minet, ils étaient déjà dehors et vaquaient à leurs occupations. Ils étaient très nombreux à se rendre aux forums, centre névralgique de la vie citoyenne.

La splendeur de l'empire

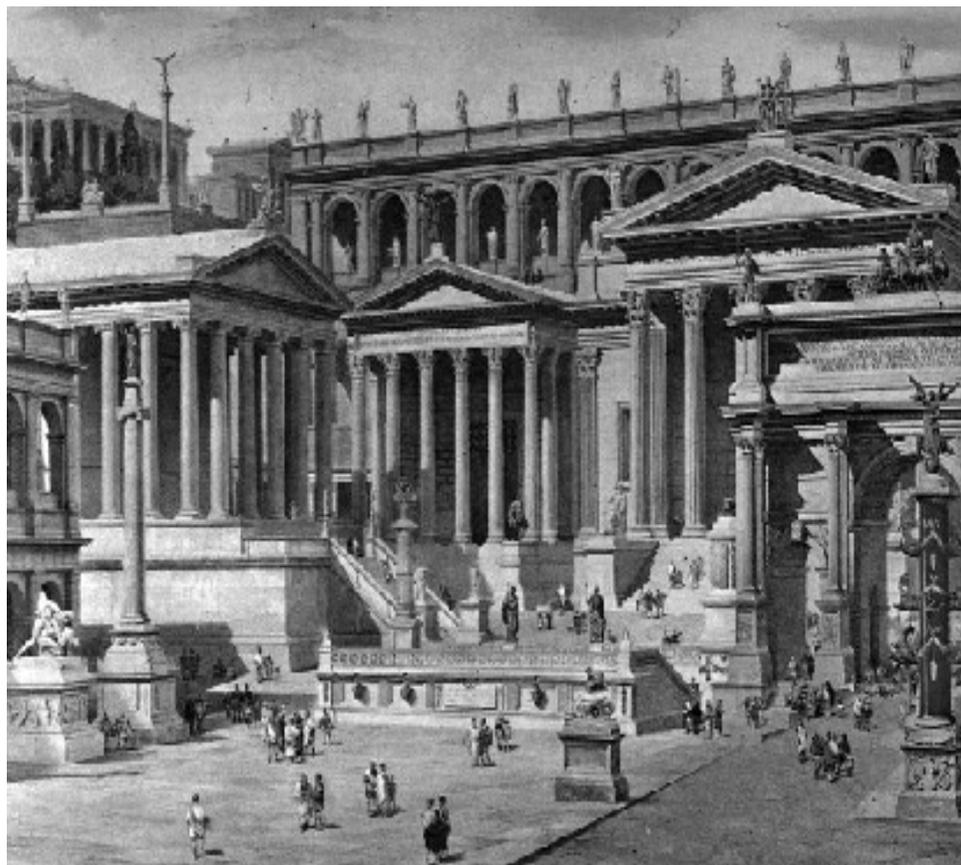
Le contraste était grand entre les modestes constructions des quartiers populaires et le faste des édifices publics qui étaient le reflet de l'immense puissance de l'Empire et un condensé de l'histoire de Rome.

Au début, au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ, le forum romain était un marché. Par la suite on y bâtit des édifices à caractère religieux. Le temple de Vesta, où brûlait en permanence une flamme sacrée en l'honneur de cette divinité locale, fut l'un des premiers. Tout près de lui se trouvait la Regia, palais royal qui, d'après la légende, fut construit par Numa, deuxième roi de Rome. À la chute de la monarchie, cet édifice fut le siège des archives des Calendriers et des Annales avec toute l'histoire de la Cité.

Sous le régime de la République, l'activité politique battant son plein, le Forum fut peuplé petit à petit d'édifices destinés au gouvernement et à l'administration. De nos jours on y trouve, encore en bon état, la Curie, siège du Sénat. En revanche, on a peu de vestiges du *Comitium*, place circulaire où se réunissaient les assemblées pour élire les magistrats. Il y a peu de restes aussi de la tribune dite des *rostra*, ou éperons, d'où l'on haranguait le peuple. C'est dans cette zone du Forum qu'eurent lieu les épisodes les plus importants de l'histoire de Rome sous la République : les discours des Gracques en vue d'améliorer la situation de la plèbe, la polémique entre Marius et Silla, les sophismes de Cicéron contre Catilina, la délibération du Sénat enjoignant Jules César d'abandonner le commandement militaire, ordre auquel il désobéit en traversant le Rubicon et en siégeant l'Urbs, la remise du titre d'Auguste à Octave en l'an 29 avant J.C., qui est considérée comme le début de l'époque impériale.



Sous ce nouveau régime, les forums furent agrandis et améliorés de façon spectaculaire. À côté de l'ancien *Forum Romanum* on vit pousser les Forums impériaux, construits par César, Auguste, Trajan, Nerva et Vespasien. Tout était splendide en ces espaces publics : les rues très larges, pavées de travertin, tout comme les places que présidaient souvent de gigantesques statues. L'éclat du bronze rivalisait avec les tons gris, blanc et ocre des marbres. Tout, dans les édifices religieux et dans les civils, avait été soigneusement prévu pour durer longtemps et pour épater la galerie.



Reconstruction du Forum romain. Au centre, presque au niveau du sol, la tribune des rostra d'où les orateurs haranguaient le peuple.

Les basiliques où se déroulaient les procès et les transactions commerciales étaient magnifiques, avec leur vaste enceinte dont l'espace était réparti en des nefs séparées par des colonnes. À l'extérieur, il y avait deux portiques latéraux sous lesquels s'installaient de nombreuses tentes de vendeurs de toute sorte de produits. Les vestiges de la basilique Maxence et Constantin permettent de se faire une idée des dimensions énormes qu'atteignaient ces édifices.

En revanche, les monuments commémoratifs et les statues qui décoraient les forums n'avaient aucune finalité pratique immédiate. Les ornements les plus spectaculaires étaient les colonnes, comme celle de Trajan, et les arcs de triomphe, comme ceux de Titus, Septime Sévère, Constantin, etc. Des bas reliefs représentaient les campagnes militaires victorieuses pour que les siècles à venir connaissent les moments de gloire des empereurs. Ceux-ci défilaient avec leurs troupes sur la Voie Sacrée, sous les applaudissements et les acclamations du peuple.



L'arc de Septime Sévère.

Bien évidemment, sous tant d'éloges et d'acclamations, le pouvoir menaçait de griser l'empereur qui était en droit de prétendre que ses sujets oubliant sa condition mortelle. Ce fut parfois le cas : l'autorité suprême s'attribua la condition de dieu, ou bien rendit des honneurs divins à ses prédécesseurs, voire même à certains de ses parents proches. Auguste, par exemple, consacra un temple au Divus Julius ; Antonin le Pieux en construisit un autre en l'honneur de son épouse Faustine et Maxence, un troisième en souvenir de son fils Romulus.

Lorsque le Christianisme parvint à Rome, le culte de l'empereur en tant qu'être divin était à son apogée. Cela était compatible avec le polythéisme des Romains comme le prouve le fait que les empereurs, déifiés eux-mêmes, aient construit des temples de plus en plus grands et coûteux en l'honneur de Mars, Vénus, Apollon et Cybèle. En revanche, on ne tolérait pas qu'une religion prétendît être *l'unique* vraie et que par conséquent, elle divulguât l'idée que les autres soient fausses. Les autorités toléraient toute sorte de nouveauté pourvu qu'elle s'accommodât du relativisme régnant. Or ce n'était pas le cas de la foi chrétienne.

Le sel de la terre

*Mes frères, si la Rome terrestre est si éclatante, quelle doit être belle, la Jérusalem céleste (1). Ce sont des mots de saint Fulgence, transmis par l'un de ses disciples, qui disent combien la Cité éblouissait ceux qui y arrivaient pour la première fois des provinces impériales. C'était au début du VI^{ème} siècle, Rome avait déjà été évangélisée : les anciens temples païens avaient été fermés un siècle auparavant et quelques églises chrétiennes avaient été construites sur le Forum romain. L'hymne dédiée à saint Laurent par le poète Prudence exalte la victoire de la foi au cœur de l'Empire : les quirites, citoyens romains de haute lignée, remplissent les atriums des églises ; les principaux représentants du Sénat qui avaient jadis l'honneur d'être des *flamines* dans les processions sur la Voie Sacrée, baisent désormais le seuil des sanctuaires des martyrs ; les familles nobles se réjouissent à l'idée que leurs enfants vouent leur vie au service de l'Église ; le feu qui brûlait au temple de Vesta est éteint et la doyenne des vierges vestales qui le gardaient s'est convertie au Christianisme ; pour finir, la Croix triomphe sur les anciens signes païens (2)*

Comment ce changement put-il se produire ? Avec l'action de Dieu, l'un des facteurs qui l'expliquent est que les premiers chrétiens ne se soient jamais considérés étrangers ni dans leur ville, ni dans leur métier du fait d'avoir embrassé la foi. Ils étaient nombreux à exercer leur métier aux forums, souvent dans des activités directement liées au service de l'Empire. Sous Pierre et Paul déjà, certains étaient patriciens et faisaient partie des trois cents sénateurs qui se réunissaient dans la Curie ; d'autres étaient juristes, avocats ou juges ; dans l'épître aux Philippiens, écrite lors de sa captivité à Rome, l'apôtre Paul envoie des salutations de la part des *saints* demeurant chez César (3) ; et dans son épître aux Romains, il nomme Aristobule et Narcisse qui avaient été des collaborateurs de l'empereur Claudius (4).

Il est presque certain que, au 1^{er} siècle déjà, des membres de la famille impériale aient embrassé la foi. Titus Flavius Clément et Flavia Domitilla, par exemple, était un couple apparenté à l'empereur Domitien. Ils avaient sept enfants ; les deux aînés avaient été choisis pour être candidats au trône et élevés dans ce but par le fameux recteur Quintilien. Cependant, en l'an 95, Flavius Clément, accusé d'athéisme, accusation portée normalement contre les chrétiens, fut soudainement exécuté. Domitilla, exilée sur l'île de Pandateria, est aussi connue en tant que propriétaire des terrains des catacombes qui portent son nom. Quant à ses enfants, ils n'accédèrent pas au trône puisqu'en l'an 96 Domitien, assassiné à son tour, la dynastie Flavia s'éteignit.

La persécution et le martyre étaient un danger réel pour les premiers fidèles chrétiens et même lors des périodes d'accalmie, la vie courante n'était pas exempte d'obstacles. Dans la société romaine, les coutumes quotidiennes regorgeaient d'actes d'adoration aux divinités : si on demandait un prêt, il fallait jurer au nom des dieux ; avant d'occuper un poste public, il fallait offrir un sacrifice, se découvrir en passant devant un temple ou une statue de divinité. Il y avait toute une série de contraintes à l'avenant dont l'omission était une preuve d'incivilité et de trahison aux us de la patrie. Ce fut l'un des reproches le plus insidieux de Celsus aux chrétiens : *Refusent-ils de se rendre aux cérémonies publiques et de rendre hommage à ceux qui les président ? Qu'ils renoncent alors aussi à la toge virile, à se marier, à être parents, à exercer les fonctions de la vie, qu'ils partent loin d'ici tous ensemble, sans laisser la moindre trace d'eux-mêmes (5).*



Le temple des Dioscures. Au fond, l'arc de Titus.

L'opinion publique de l'époque partageait en une large mesure cette intolérance étonnante envers les disciples du Christ : les chrétiens étaient, pour le moins, des gens particuliers : ils s'efforçaient, bien sûr, d'aider le prochain, d'être fidèles au mariage, de payer les impôts ou d'éviter scrupuleusement toute malhonnêteté dans les affaires mais ils le faisaient poussés par leur étrange fanatisme religieux et se voulant supérieurs aux autres. Ces interprétations mesquines étaient suivies de calomnies, d'attaques, comme celle que subit le jeune Alexamène au *Pedagogium*, école des pages au service de l'empereur. Les salles de cette école étaient au Palatin, près des forums et les archéologues y ont trouvé un dessin qui représente un homme en prière sous un crucifié avec une tête d'âne. À côté on peut lire : *Alexamène adore son dieu* et au dessous, avec une écriture différente : *Alexamène fidèle*. C'était la réponse audacieuse du jeune Alexamène aux moqueries de ses camarades.

Par ailleurs, dans de nombreux milieux de l'Empire, la moralité était lamentable : les fêtes regorgeaient de représentations de théâtre indignes, au cirque on assistait à des massacres et le monde de l'art exaltait très souvent la voluptuosité. Le divorce était admis et le taux de natalité, au plus bas parce qu'on avait recours, entre autres, à l'avortement et à l'infanticide. Il est vrai que tous les Romains ne pratiquaient pas tout cela et

que cet affaissement moral est à situer à la fin de l'Empire. Mais il est tout aussi vrai que les coutumes païennes perdurèrent et que, très répandues, elles heurtaient la dignité humaine que le Christianisme était tenu de rétablir.



La Maison des Vestales, près de la Voie Sacrée. Les statues appartiennent aux successives Vestales Suprêmes. Elles ont, à la base, une inscription avec le nom et la date où elles furent placées. Dans l'une de ces inscriptions, il n'y a que le C, initiale du prénom, le reste ayant été effacé. La date, an 364 après Jésus-Christ, fait penser à de nombreux historiens qu'il s'agit de la vestale Claudia devenue chrétienne et dont parle Prudence.

Dans cette ambiance dégradée, ces persécutions, ces calomnies, ces insultes et cette menace réelle du martyr, les premiers chrétiens auraient pu réagir en disparaissant des réalités temporelles et en s'isolant dans des ghettos comme Celsus (dit Celse) leur *suggérait* de faire. Cette idée ne leur traversa même pas l'esprit. Ils avaient trouvé la foi, la vocation chrétienne, l'appel à la sainteté, au milieu de leur occupation : au forum, aux ateliers artisanaux, à l'armée, sur les chars où ils transportaient leur marchandise. Ils ne se sentaient pas moins Romains que leurs concitoyens : ils aimaient cette merveilleuse Cité et considéraient que l'Empire était non seulement bon, mais providentiel puisqu'il avait permis une unité politique et culturelle où la foi allait facilement se propager. Ils ne rejetaient que les fausses divinités et les coutumes brutales qu'ils souhaitaient purifier parce qu'ils étaient pleinement conscients d'être **le sel de la terre** (6).

Des gens courants

Sur les ruines du Forum romain, on comprend aisément que saint Josémaria disait lorsqu'il expliquait ce

qu'était l'Opus Dei :

La façon la plus simple de comprendre l'Opus Dei c'est de penser à la vie des premiers chrétiens (7).

Il allait tenir, très souvent durant ses premiers mois à Rome, des propos semblables à ceux qu'il n'écrivit que des années plus tard : **Ils vivaient à fond leur vocation chrétienne ; ils recherchaient sérieusement la sainteté à laquelle ils étaient appelés par le fait, simple et sublime, du baptême. Ils ne se distinguaient pas extérieurement des autres citoyens. Les membres de l'Opus Dei sont des citoyens ordinaires ; ils accomplissent un travail ordinaire ; ils vivent au milieu du monde, y étant ce qu'ils sont: des citoyens chrétiens qui entendent satisfaire pleinement aux exigences de leur foi (8).**

Le concile Vatican II a proclamé haut et fort que tous les fidèles sont appelés à la sainteté et que c'est aux laïcs que revient la responsabilité de placer le Christ au sein des réalités temporelles. Dans les années quarante, nombreux étaient ceux qui identifiaient la perfection chrétienne à la vie religieuse. Ils avaient du mal à comprendre que l'on pouvait aspirer à la perfection chrétienne au milieu du monde en exerçant tout métier ou toute profession honnêtes.

Saint Josémaria n'a cessé de répéter que les fidèles sont des gens courants, comme l'étaient les premiers chrétiens. Il disait souvent qu'ils ont les mêmes moyens qu'eux pour vaincre dans leur lutte intérieure et atteindre la sainteté :

Pense à ce que dit le Saint-Esprit, et sois à la fois tout étonné et reconnaissant: "elegit nos ante mundi constitutionem" – Tu nous a choisis dès avant la création du monde, " ut essemus sancti in conspectu eius ! " – pour que nous soyons saints en ta présence.

– Il n'est guère facile d'être saint, mais ce n'est pas non plus très difficile. Etre saint, c'est être un bon chrétien: c'est ressembler au Christ. – Celui qui ressemble le plus au Christ, c'est celui qui est plus chrétien, plus assimilé au Christ, et donc plus saint.

– Et pour cela, de quels moyens disposons-nous? – Des mêmes que les premiers fidèles, qui purent voir Jésus, ou qui l'ont entrevu à travers les récits des Apôtres ou des Evangélistes (9).

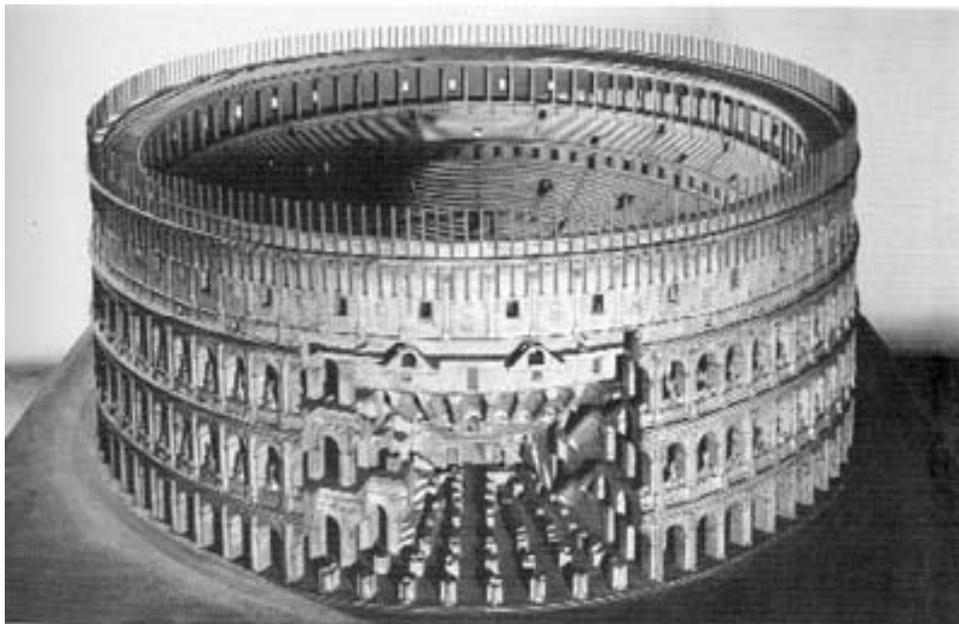
C'est avec ces moyens que les chrétiens des premiers siècles sont devenus saints au milieu d'une société païenne, en partie corrompue et qui les poursuivait avec acharnement. Et c'est avec ces moyens-là, les mêmes dont nous disposons aujourd'hui, qu'ils firent de l'apostolat là où ils se trouvaient et réussirent à transformer du dedans une société civile hostile à la foi.

Pour suivre les traces du Christ, l'apôtre d'aujourd'hui ne vient pas réformer quoi que ce soit ; et il se désintéresse moins encore de la réalité historique qui l'entourne... – Il lui suffit d'agir comme les premiers chrétiens, en vivifiant son milieu (10).

1. *Vie de saint Fulgence de Ruspe*, III, 27.
2. Cf. Prudence, *Peristephanon*, II, 513-529.
3. Cf. Ph 4, 22.
4. Cf. Rom 16, 11.
5. Cité par Origène, *Contra Celse*, VIII, 5.
6. Mt 5,13.
7. Saint Josémaria, *Entretiens avec Mgr Escriva de Balaguer*, n. 24.
8. *Ibidem*.
9. *Forge*, n. 10
10. *Sillon*, n. 320.

www.josemariaescriva.info

7. Le Colisée



Reproduction du Colisée au Musée della Civiltà Romana, à Rome.

Je vénère de toutes mes forces la Rome de Pierre et de Paul, baignée dans le sang des martyrs, centre d'où tant de saints sont partis pour propager la parole de salut du Christ dans le monde entier. Être romain n'est en rien une preuve de particularisme, mais bel et bien d'authentique oecuménisme. Cela demande de vouloir agrandir son coeur, l'ouvrir à tous dans le souci rédempteur du Christ qui cherche tout le monde, accueille tout le monde parce qu'il nous a tous aimés le premier (1).

Les ruines du Colisée sont un témoignage aussi éloquent de la grandeur de l'ancienne civilisation romaine que de sa misère et de sa caducité. Jean-Paul II l'exprimait clairement lorsqu'il parlait " de ce tragique et glorieux monument de la Rome impériale, témoin muet de sa puissance et de sa domination, mémorial muet de vie et de mort, où l'on croit entendre, comme un écho interminable, des cris de sang (cf. Jn 4, 10) et des appels à la concorde et au pardon " (2).

Grandiosité et cruauté

L'amphithéâtre Flavius, nom d'origine du Colisée, est le fait du génie romain, capable d'entreprendre des chantiers d'envergure, et de veiller sur les plus petits détails pratiques. Tout était prévu pour que, dans cette construction, les dimensions énormes et la solidité n'enlèvent rien à sa beauté et à sa fonctionnalité.

L'équilibre architectonique est réussi grâce aux trois niveaux d'arcades où ont été savamment distribués les espaces pour donner une impression de légèreté. Le sens pratique est appréciable partout : dans les accès, qui, avec plus de quatre-vingt portes, permettaient que l'amphithéâtre se remplisse et se vide en quelques minutes ; dans la répartition des places assises, calculée pour qu'on puisse voir parfaitement l'arène de chacun des cinquante mille sièges ; dans le système de bâches qui protégeaient la foule du soleil et de la pluie et que tendait une équipe de cent soldats de la marine ; dans le réseau complexe de souterrains où il y avait des ascenseurs à treuils et à poulies pour hisser les combattants et les fauves.

On mit huit ans à construire cet édifice grandiose et ce, grâce au travail de douze mille esclaves, hébreux pour la plupart, prisonniers de Titus après la destruction de Jérusalem en l'an 70. Le nouvel *amphitheatrum* fut inauguré en 80, avec un programme de spectacles et de festivités qui s'étala sur cent jours : des centaines de gladiateurs périrent dans l'arène, on acheva presque cinq mille bêtes sauvages. Ce fut à cette époque là que l'on célébra les premières *naumachiæ*, batailles navales, grâce aux plans d'eau qui couvraient l'intérieur, nouveauté qui impressionna vivement les Romains.

Les empereurs se dépassèrent les uns les autres dans des spectacles, offerts au peuple, de plus en plus extraordinaires. Sénèque avait déjà lamenté, par le passé, la spirale de violence et d'inhumanité que provoquait ce type d'événements. Le peuple voulait des sensations de plus en plus fortes. Seuls le sang, les homicides et les tueries de plus en plus cruels et sophistiqués l'intéressaient.

Dans ce contexte, les exécutions des condamnés n'étaient pas très intéressantes pour le public puisque les prévenus, sans défense, ne présentaient pratiquement aucune résistance aux bourreaux ou aux bêtes. Elles avaient donc lieu en fin de matinée, dans l'intermède des combats de gladiateurs qui se poursuivaient l'après-midi. Un grand nombre de ces condamnés qui perdaient la vie devant des spectateurs abrutis et souvent indifférents étaient des chrétiens.

Un martyr insigne «in Amphitheatrum»

Saint Ignace d'Antioche, mort sous l'empereur Trajan, est un témoignage bouleversant de l'attitude des premiers chrétiens face au martyre. Converti du paganisme, Ignace fut le deuxième successeur de saint Pierre au siège épiscopal d'Antioche. Il fut arrêté en 107, condamné *ad belvas*, à affronter les fauves, et envoyé à Rome sous bonne garde militaire pour l'exécution de sa peine.



Martyre de saint Ignace d'Antioche de Johann Kreuzfelder, (1570-1636).

L'historien Eusèbe de Césarée nous permet de connaître beaucoup de choses de ce long voyage de la Syrie à la capitale de l'empire, mais aussi surtout les sept lettres que saint Ignace écrit aux Églises d'autant de villes pour les conforter dans la foi et les avertir du danger des hérésies agnostiques qui commençaient à se répandre à l'époque.

Toutes ses lettres commencent par la salutation *Ignace, appelée aussi Théophore*, porteur de Dieu. Le fondateur de l'Opus Dei aimait ce qualificatif :

Ainsi qu'aux premiers temps, on devrait pouvoir dire de tout chrétien qu'il est " porteur de Dieu ". – Comporte-toi de telle manière que l'on puisse " en toute vérité " te donner ce titre admirable (4).

Saint Ignace était totalement pris par Dieu, comme on peut le constater à la joie qui déborde de ses lettres : *de tout coeur en Jésus-Christ et dans une joie immaculée dit-il aux Éphésiens, au début de sa lettre. Il souhaite à ceux de Magnésie une surabondance de joie en Dieu le Père et en Jésus-Christ ; et il envoie à ceux de Philadelphie une salutation dans le sang de Jésus-Christ qui est joie éternelle et constante. Les raisons de son bonheur étaient totalement surnaturelles car le futur martyr connaissait bien ce qui l'attendait et, quant aux sbires qui s'en occupaient, ils n'étaient pas spécialement tendres : De la Syrie à Rome, je lutte contre les fauves, sur terre et en mer, jour et nuit, enchaîné à dix léopards, c'est-à-dire à un peloton de soudards qui, en dépit du bien qu'ils reçoivent, sont de plus en plus méchants. Avec leurs mauvais traitements je deviens de plus en plus disciple [du Christ] (5).*

Saint Ignace se réjouissait à l'idée de partager la Croix de Jésus et souhaitait ardemment que son identification à Notre Seigneur se termine par le martyre. C'est la raison pour laquelle il prie les chrétiens

de ne pas intercéder pour lui devant les autorités et montre combien il tient à ce que les fauves le dévorent le plus rapidement possible, pour *qu'il ne m'arrive pas, dit-il, ce qu'il est advenu à certains, que les bêtes n'ont pas osé approcher* (6). En effet, en certains cas, les fauves affamés n'avaient pas attaqué les chrétiens, voire, ils s'étaient gentiment couchés à leurs pieds, sous les yeux des spectateurs ahuris. C'est ce que la tradition rapporte à propos de sainte Martine, saint Alexandre et saint Marin, par exemple.

L'évêque d'Antioche fut jeté aux lions in *Amphitheatrum* (7). Son voeu fut accompli : *Je suis le froment de Dieu et il faut que je sois broyé par les dents des fauves, afin de devenir le pain immaculé du Christ* (8).

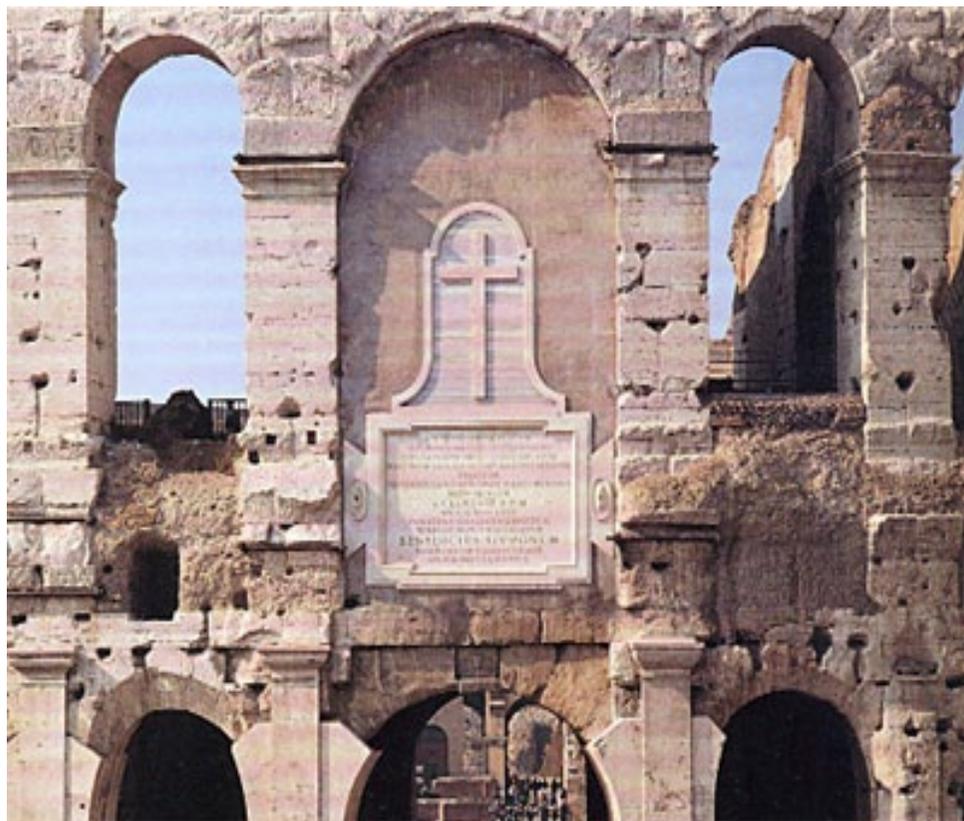
Après cet affreux spectacle, les chrétiens réussirent à récupérer certains os du martyr, ils les vénérèrent et les envoyèrent à Antioche quelque temps plus tard : *Vous avez profité de son épiscopat*, disait saint Jean Chrysostome aux fidèles de la cité syrienne, *et les Romains ont admiré son martyre. Le Seigneur vous a ravi pour peu de temps ce précieux trésor afin de le montrer aux Romains et il vous l'a rendu avec une plus grande gloire* (9). Ses reliques furent cependant rapportées à Rome au 7ème siècle lors des invasions des Sarrasins. Elles reposent désormais en l'église Saint-Clément. On peut s'y rendre, sous le conseil de saint Jean Chrysostome, *pour tirer tous les bienfaits spirituels de ces restes sacrés, qui sont comme un trésor où l'on peut puiser sans qu'il s'épuise* (10).

La voie de l'ordinaire

Bien que le Circus Maximus, le cirque de Néron et d'autres lieux de l'Urbs aient été aussi le cadre de la mort de nombreux chrétiens, cependant ce fut en 1749 que le pape Benoît XIV consacra le Colisée comme un lieu saint en mémoire de la Passion du Christ et des souffrances des martyrs. À cette occasion, il fit placer autour de l'arène les stations du Chemin de Croix.

De nos jours, dès que l'on pénètre dans l'amphithéâtre, on voit en face une grande croix en bois noir qui invite à la prière. Sur ces lieux, face à l'instrument de la Passion du Seigneur, en pensant à ceux qui ont donné leur vie pour le Christ, il est naturel d'avoir envie d'être plus généreux, de surmonter à tout jamais notre égoïsme, de vouloir que tous les chrétiens soient plus attachés à la mortification. Ce sont de saintes aspirations qui, la grâce aidant, peuvent devenir efficaces dans la vie quotidienne :

Combien se laisseraient clouer sur une croix, devant des milliers de spectateurs stupéfaits, qui ne savent pas supporter chrétiennement les piqûres d'épingle quotidiennes ! – Juge, par là, ce qu'il y a de plus héroïque ! (11).



Plaque commémorative de la consécration du Colisée comme lieu saint.

Le fondateur de l'Opus Dei cultivait sa dévotion envers les martyrs des premiers siècles de l'Église. En même temps, il aimait rappeler que la sainteté est pour tous et il mettait en garde fréquemment contre l'erreur de croire que l'héroïsme surnaturel ne tient qu'à l'extraordinaire : les persécutions, le martyre, les contradictions de taille ou la réalisation de grandes entreprises pour la gloire de Dieu. Afin que ces faits héroïques, éventuels, il est vrai, mais peu probables dans la vie de tous les jours, ne nous leurrent pas, il encourageait tous les chrétiens à suivre la voie de l'héroïcité dans leurs propres circonstances personnelles. Le conseil qu'il nous donne en *Chemin* va bien dans ce sens :

Tu veux être martyr. — Je vais mettre le martyr à portée de ta main : être apôtre et ne pas te dire apôtre ; être missionnaire — remplissant une mission — et ne point te dire missionnaire ; être homme de Dieu et paraître homme du monde : passer inaperçu (12).

De même que les martyrs, tout chrétien doit souhaiter ardemment faire la Volonté de Dieu et lui montrer son amour qui passe aussi par le sacrifice, et ce, dans la joie car la mortification n'est ni pessimisme ni aigreur. **La mortification ne vaut rien sans la charité : c'est pourquoi nous devons chercher des mortifications qui, en nous aidant à maîtriser les choses de la terre, ne mortifient pas ceux qui vivent avec nous. Le chrétien ne peut être ni un bourreau ni un misérable ; c'est un homme qui sait à la fois aimer et le montrer, et pour qui la douleur est la pierre de touche de l'amour. Mais j'ajoute, encore une fois, que cette mortification ne saurait consister en de grands renoncements, qui d'ailleurs se présentent rarement. Il doit s'agir plutôt de petites luttes : sourire à qui nous**

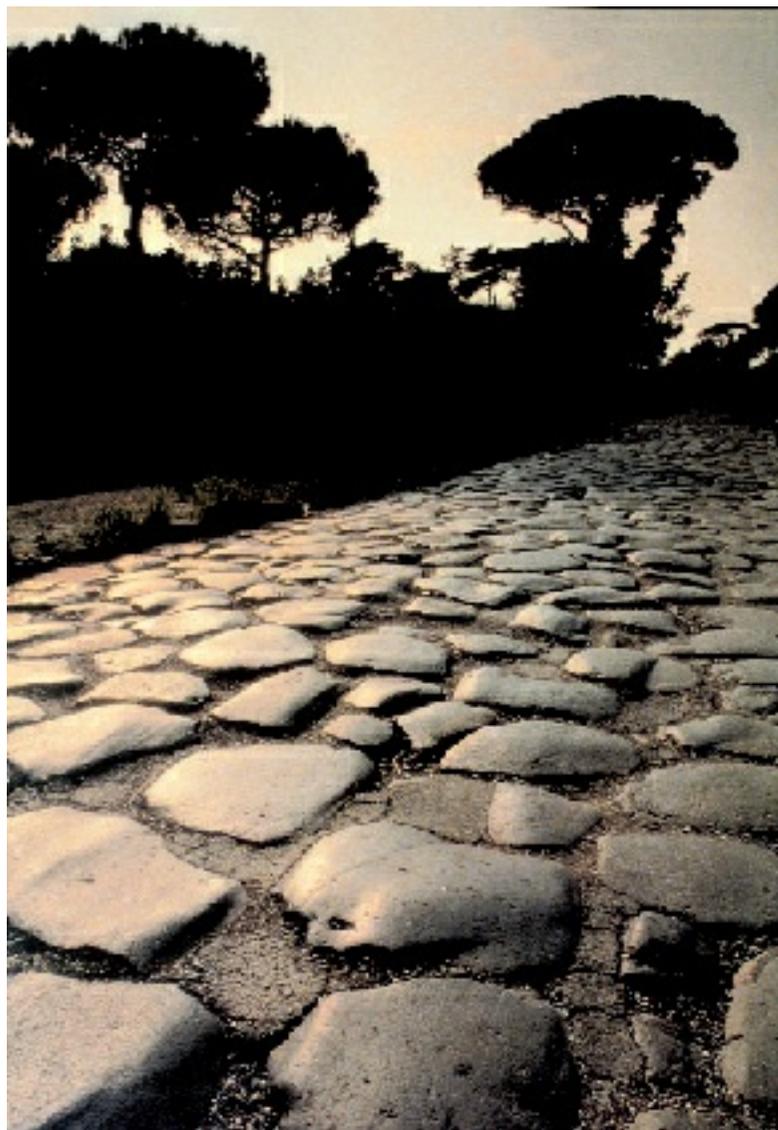
importune, refuser au corps les caprices de biens superflus, nous habituer à écouter autrui, faire fructifier le temps que Dieu met à notre disposition... Et tant d'autres détails, insignifiants en apparence, qui surgissent sans que nous les cherchions – contrariétés, difficultés, chagrins – au fil de chaque jour (13).

1. Saint Josémaria, *Loyauté envers l'Église*, 4 juin 1972.
2. Jean-Paul II, Chemin de Croix aux Colisée, Vendredi saint 2003, prière initiale.
3. Cf. Sénèque, *Épîtres morales à Lucilius* I, 7, 3-5.
4. Saint Josémaria, *Forge*, n. 94.
5. Saint Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, V, I.
6. *Ibid.*, V, 2.
7. *Martyrium Antiochenum*, VI, 3.
8. Saint Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, IV, 1.
9. Saint Jean Chrysostome, In *S. Ignatium Martirem hom*, n. 5, PG 50, col. 594.
10. *Ibid.*, col. 595.
11. Saint Josémaria, Chemin, n. 204.
12. Saint Josémaria, *Chemin*, n. 848.
13. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n. 37.

www.josemariaescriva.info

8. La Via Appia: «Regina viarum»

C'est en l'an 312 av. J-C que le sénateur Appius Claudius fut nommé censeur de la République de Rome. De nombreuses réformes et des travaux importants furent réalisés sous son mandat mais l'Histoire a surtout retenu la construction de la Via Appia, chaussée qui porte son nom.



Cette nouvelle voie devait permettre d'améliorer les communications entre Rome et Capoue, afin que les légions romaines puissent plus rapidement parcourir les 195 km qui séparaient ces deux villes. Au fil du temps, elle fut agrandie et au II^{ème} siècle av. J-C son tracé atteignait déjà Brindisi, principal point de connexion maritime avec les provinces orientales, à plus de 500 km de l'Urbs. Quatre siècles plus tard, l'empereur Trajan fit en sorte que les chars puissent y circuler et la Via Appia devint l'une des artères économiques les plus importantes de l'Empire. Elle était populairement connue comme la *regina viarum*, la reine des voies, nom qu'elle méritait aussi bien pour sa longueur que pour son extraordinaire beauté : des deux côtés de la chaussée, on vit pousser des maisons résidentielles, des temples, des mausolées qui

ajoutaient une touche de splendeur au charme naturel de la campagne romaine. Elle était un avant-goût du site majestueux de la Ville Éternelle.



Sur les bords de la via Appia, surtout dans les tronçons les plus proches de Rome, il y a de nombreux caveaux.

La Via Appia fut le scénario d'événements très prisés par les chrétiens. Les Actes des Apôtres rapportent que saint Paul arriva à Rome par cette voie : *C'est ainsi que nous arrivâmes à Rome. Les frères de cette ville, informés de notre arrivée, vinrent à notre rencontre jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois Tavernes. En les voyant, Paul rendit grâce à Dieu et reprit courage* (1).

Saint Paul devait comparaître devant le tribunal de César. Un groupe de chrétiens vint l'accueillir aux Trois Tavernes, une halte pour les voyageurs à cinquante kilomètres de la Ville. Certains d'entre eux en firent encore douze de plus pour arriver au *Forum Appi*, où s'arrêtait le canal navigable venant de Terracina. On imagine facilement l'émotion de saint Paul, témoin de cet amour dont s'aimaient les premiers chrétiens et de la vénération qu'ils vouaient aux Apôtres.

C'est sur la Via Appia que l'on trouve aussi les Catacombes de saint Sébastien et de saint Calixte, où des

milliers de chrétiens, dont de nombreux martyrs, furent ensevelis à partir du II^{ème} siècle. D'aucuns, comme le pape Sixte II et un groupe de prêtres et de diacres qui l'entouraient lorsqu'il disait la Sainte Messe, remirent saintement leur vie en ces lieux.

Plus tard, durant le Moyen-Âge, elle devint l'une des chaussées les plus fréquentées des pèlerins qui arrivaient à Rome pour prier devant le tombeau de saint Pierre.

Il y a enfin une pieuse tradition qui rattache le Prince des Apôtres à cette voie. L'église du *Quo Vadis* commémore l'événement à moins d'un kilomètre de la Porte de Saint-Sébastien. Selon un ancien récit, les chrétiens de Rome, au début de la persécution de l'an 64, demandèrent à Pierre de quitter l'Urbs. Le Prince des Apôtres se prépara et quitta la cité au petit matin d'une journée d'été. Peu après avoir traversé la Porte Appia, il vit venir Jésus à sa rencontre. Pierre lui demanda :

- *Où vas-tu, Seigneur ?*
- *Je vais à Rome, pour y être crucifié.*
- *Seigneur, reprit l'Apôtre, vas-tu être crucifié encore une fois ?*
- *En effet, Pierre, encore une fois.*

Puis, Jésus disparut et Pierre comprit tout. Dans la lumière de l'aurore, il rebroussa chemin et revint à Rome, où il devait être martyrisé peu de temps après.



Calque en pierre qui indique le lieu où, selon une ancienne tradition, les pieds du Seigneur se sont posés lorsqu'il apparut à Pierre.

3 Juillet 1946

Le 3 Juillet 1946, à vingt heures trente, pour se détendre un peu, saint Josémaria fit une promenade sur la Via Appia.

Arrivé à Rome le 23 juin, le lendemain après avoir dit sa Messe dans l'appartement de Città Leonina, il s'est rendu au Saint- Siègre pour une démarche concernant la solution juridique de l'Œuvre. À l'occasion, il a demandé l'autorisation de réserver le Très Saint Sacrement chez lui. Cette autorisation lui fut donnée, il

apprit le lendemain que le Saint-Siège lui accordait la licence pour installer un Tabernacle.

José Orlandis, qui l'avait accompagné lors de ce voyage et qui se trouvait aussi à Rome, écrivit quelques années après : *"Le Père a souffert pas mal les premiers jours à cause de l'épuisement physique du voyage et de la terrible chaleur qui pesait sur Rome, tout cela venant s'ajouter à son état de santé précaire.*

*" Voici le **fardeau**, disait-il, vous êtes arrivés à vos fins ! " Cependant le fait d'apprendre que le Saint-Siège lui avait accordé la licence d'avoir chez nous un oratoire avec le Saint-Sacrement, fut une bonne nouvelle qui galvanisa toutes ses énergies et qui lui permit de préparer de tout son coeur un accueil digne au Seigneur. Comme à l'accoutumée, et ce fut une habitude qu'il légua à ses enfants et qui est toujours de mise dans les centres de l'Opus Dei –, la plus belle pièce de ce petit appartement devint un oratoire. Et le Père fit le tour des antiquaires et des brocanteurs, très nombreux à Rome, pour chercher l'indispensable afin d'installer l'oratoire avec décorum : nous pûmes très vite avoir entre autres, un Christ en ivoire, deux grands chandeliers et quatre tableaux anciens, le tout à bon prix. Et, à la maison, il travailla si intensément à cette installation que nous, les jeunes, à bout de souffle, nous étions épuisés à la tombée du soir : " Père, plaisantions-nous, heureusement que vous n'êtes qu'un **fardeau** ! autrement... " Le mercredi 3 juillet, saint Josémaria célébra la sainte messe et réserva le Seigneur dans le Tabernacle. C'était le premier tabernacle de l'Opus Dei dans un centre romain. (2)*

On peut bien imaginer la joie de saint Josémaria. Il avait écrit quelques années auparavant : **N'es-tu pas heureux d'avoir découvert, sur ton trajet habituel dans les rues de la ville, un nouveau tabernacle ?** (3). Ce rêve venait de se réaliser... à Rome !

Après des jours de travail intense, cet après-midi-là ils s'accordèrent un repos bien mérité. À vingt heures trente, au coucher du soleil, ils sont allés sur la Via Appia. Tous ceux connaissent ces lieux peuvent bien situer la scène : le souvenir des premiers chrétiens, l'austérité de la chaussée romaine, les vestiges des constructions jadis grandioses, les cyprès et les pins sur le bord du chemin, le silence et la solitude de l'heure avancée de la journée, et le tout baigné par la lumière ténue du crépuscule. La surface de la voie est plate aux abords de Rome. De chaque côté, il y a de vastes étendues de champs avant que le regard n'atteigne l'horizon. À l'ouest, le soleil couchant, rouge vif, aux teintes orangées de ces latitudes, offre un spectacle inouï. On peut aisément comprendre que son âme d'amoureux, spécialement touchée par les événements de la journée et par la beauté qu'il contemplait de ses yeux, ait pu s'envoler et commencer à rêver d'un Opus Dei projeté dans le temps et, avec ces enfants, approchant beaucoup d'âmes de Dieu au milieu du monde grâce à **l'apostolat que nous vivons, qui est celui que pratiquaient les premiers chrétiens** (4).

1. Act 28,14-15.

2. José Orlandis, *Mes souvenirs*, Rialp, Madrid, 1995, p. 146.

3. Saint Josémaria, *Chemin*, n. 270.

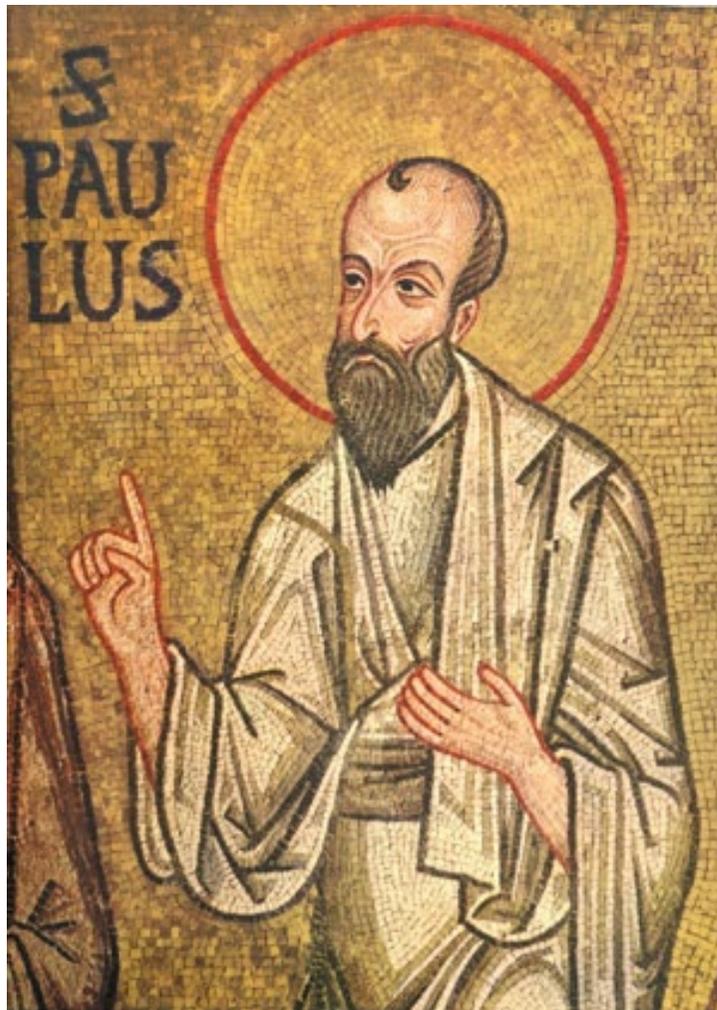
4. Saint Josémaria, Circulaire du 9 janvier 1938, cf. A.Vazquez de Prada, *Le Fondateur de l'Opus Dei, Dieu et Audace*, vol. II, p. 257. Le Laurier, Paris 2003.

www.josemariaescriva.info

9. La mémoire de Saint Paul

Parmi les premiers chrétiens de Rome, il y avait des disciples de saint Paul comme en témoigne la longue liste des salutations que l'on trouve à la fin de son Épître aux Romains. Aquila et Prisca ou Priscilla, couple de commerçants que l'Apôtre avait rencontrés à Corinthe, vivaient sur le mont Aventin. Il en cite aussi d'autres, d'origine juive, grecque ou d'Asie Mineure. Ils étaient venus à Rome, capitale de l'Empire, après

avoir entendu la prédication de l'Évangile que saint Paul avait faite chez eux.



Le ton affectueux de ces salutations montre bien la fraternité qui liait les premiers fidèles. En dépit de leur origine et de leur condition sociale pouvant aller d'esclaves aux membres de la noblesse, ils étaient très unis entre eux. Saint Josémaria les décrivait comme des familles qui étaient issues du Christ et qui ont fait connaître le Christ. De petites communautés chrétiennes qui ont été des foyers de rayonnement du message évangélique. Des foyers semblables aux autres mais éclairés d'un esprit nouveau, qu'ils communiquaient à ceux qui les rencontraient et les fréquentaient. **Voilà ce qu'étaient les premiers chrétiens, et c'est ce que nous devons être, nous, chrétiens d'aujourd'hui : des semeurs de paix et de joie, la paix et la joie que Jésus nous a apportées (1).**

Le logement de saint Paul à Rome

Dans ce climat d'unité serrée, il est logique que l'arrivée de saint Paul à Rome ait été une cause de grande joie parmi les chrétiens de Rome. Comme nous l'avons vu, certains lui devaient leur foi et tous avaient entendu parler de l'Apôtre. Ils avaient une grande envie de le rencontrer. Ils lui étaient très reconnaissants de la Lettre qu'il leur avait adressée en l'an 57 ou 58. De ce fait, il était tout à fait naturel qu'ils aient voulu abrégé leur attente et qu'ils soient allés à sa rencontre sur la Voie Appia. D'aucuns l'ont trouvé au Forum d'autres aux Trois Tavernes, à 69 km et à 53 km de Rome, respectivement. Les Actes des Apôtres nous disent que Paul remercia Dieu lorsqu'il les vit et que cela l'encouragea beaucoup (2).

Une fois à Rome, vers la moitié de l'an 61, on permit à Paul de vivre dans une maison privée sous la garde d'un soldat³. Les citoyens romains avaient droit à ce type de réclusion, dite *custodia militaris*, qui était un moyen terme entre la *custodia libera*, ou liberté surveillée et la *custodia publica*, ou maison d'arrêt. Le détenu pouvait choisir sa résidence et le militaire en poste devait le surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre et le tenir par une chaîne dès qu'il sortait. D'après une ancienne tradition, l'Apôtre vécut dans une maison louée près du méandre du Tibre à la hauteur de l'Isle Tiberine, zone très peuplée où il y avait de nombreux Juifs. Des fouilles archéologiques ont permis d'identifier qu'ils étaient tanneurs, pour la plupart.

C'est à l'endroit de ce logement que se dresse l'église *San Paolo alla Regola*, la seule dédiée à l'Apôtre à l'intérieur de remparts de Rome. À l'entrée, à droite, on peut lire sur une architrave : *Divi Pauli Apostoli Hospitium et Schola*. Logement et École de saint Paul Apôtre. C'est en ce lieu qu'on a découvert un édifice d'époque impériale était flanqué d'un très large silo, comme d'autres immeubles trouvés dans cette zone. Tout cela coïncide avec la description de la maison de saint Paul que l'on trouve dans des documents du 2ème siècle : la présence d'un silo spacieux explique que, dès qu'il est arrivé à Rome, il ait pu convoquer chez lui un grand nombre de Juifs qui vivaient à Rome pour leur annoncer le Royaume de Dieu (4). C'est après l'une de ces longues réunions que certains Hébreux crurent en Jésus. Ceci dit, saint Paul trouva aussi chez eux une forte résistance à l'Évangile, justifiant qu'à partir de là il se tourne vers les Gentils qui voulaient bien recevoir le message du salut (5).





Église Saint-Paul alla Regola, bâtie sur les lieux où, selon une ancienne tradition, se trouvait la maison de Saint Paul.

Saint Paul demeura deux ans en ce lieu, en plein coeur de la Rome Impériale, d'où il communiqua le feu de sa foi et de son amour au Christ. Prisonnier, sans aucune liberté de mouvement, il était cependant convaincu que *toutes les choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu* (6), et il écrivait ainsi aux Philippiens : *Je désire que vous le sachiez, frères, mon affaire a tourné plutôt au profit de l'Évangile : en effet dans tout le Prétoire et surtout ailleurs, mes chaînes ont acquis, dans le Christ, une grande notoriété, et la plupart des frères, enhardis dans le Seigneur du fait même de ces chaînes, redoublent d'une belle audace à proclamer sans crainte la Parole de Dieu* (7).

Saint Josémaria nous encourageait à suivre l'exemple de l'Apôtre saint Paul pour aider les autres à s'approcher de Dieu : " Si nous méditons ce texte de saint Paul avec sens surnaturel, nous comprendrons qu'il n'y a pas d'autre solution que de travailler au service de toutes les âmes, autrement nous agirions égoïstement. Si nous considérons notre vie avec humilité, nous verrons clairement que le Seigneur nous a donné, en plus de la grâce de la foi, talents et qualités. Aucun d'entre nous n'est fait en série : notre Père nous a créés un à un et a réparti divers biens entre ses enfants. Nous devons mettre ces talents, ces qualités, au service de tous : utiliser ces dons de Dieu comme des instruments pour les aider à découvrir le Christ " (8).

Le Seigneur bénit avec des fruits abondants cette activité prosélytiste des premiers temps de l'Église Romaine : grâce à leur apostolat personnel, les chrétiens faisaient des prosélytes et durant sa captivité, saint Paul pouvait déjà envoyer aux églises les salutations des chrétiens qui vivaient sous le toit de César (Ph 4, 22). Ces chrétiens de la maison de César étaient des fonctionnaires de l'administration de l'Empire. Les chrétiens de Philippe étaient sans doute ravis de voir que l'Évangile avait touché aussi ces milieux d'où l'on avait la possibilité de travailler à changer la société.

Le lieu du martyre

Le livre des Actes des Apôtres achève ce récit en disant que Paul demeura deux ans complets dans ce logis loué et qu'il y recevait tous ceux qui venaient le trouver. Il proclamait le Royaume de Dieu et enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ avec pleine assurance et sans obstacle (9).

Tout semble indiquer qu'au bout de cette période, la plus longue prévue par la loi romaine pour la *custodia militaris*, saint Paul recouvra la liberté et put quitter l'Urbs pour se rendre sur d'autres lieux. Lorsque, quelques années auparavant, il avait écrit aux Romains, il leur avait parlé de son projet de voyager en Hispanie pour y prêcher l'Évangile et c'est sans doute ce qu'il fit en l'an 63 (10).

Sur ses dernières lettres à Timothée et à Tite, il insinue qu'entre l'an 63 et l'an 66 ou 67, il a parcouru plusieurs villes de Grèce et d'Asie Mineure. Entre-temps, ce fut l'été de l'an 64 que Néron déclencha sa terrible persécution contre les chrétiens de Rome qui se répandit par la suite à d'autres zones de l'Empire. Possiblement, Paul fut arrêté à Troade puisqu'il a quitté cette ville sans même prendre son manteau de voyage (11). Après avoir été arrêté, il fut de nouveau conduit à Rome sous la garde de plusieurs soldats.

Cette deuxième captivité fut plus rigoureuse que la première. Il s'agissait de ce que le droit romain appelle la *custodia publica*, une réclusion réservée aux prisonniers de droit commun. Paul, déjà très âgé et fatigué, souffre de se voir loin de ses plus proches collaborateurs dans cette situation si pénible. Seul Luc, le médecin fidèle, est à ses côtés et l'Apôtre écrit à Timothée pour qu'il vienne le plus tôt possible à Rome (12). Quelques disciples l'avaient laissé tomber à l'heure de l'épreuve et il souffre surtout de la désertion de Démas qui l'a quitté pour mener une vie mondaine (13).

" Je frémis à la lecture d'un passage de la seconde épître à Timothée : l'Apôtre se plaint que Démas soit parti à Thessalonique, attiré par les charmes de ce monde... Pour une bagatelle, et par peur des persécutions, un homme, que saint Paul mentionne dans d'autres épîtres parmi les saints, a trahi l'entreprise divine. J'en tremble de peur, quand je pense à ma petitesse ; et tout cela m'encourage à vouloir être fidèle au Seigneur jusque dans les événements qui peuvent paraître indifférents, car s'ils ne me permettent pas de m'unir davantage à Lui, je n'en veux pas ! " (14).

Totalement privé de liberté et le cœur blessé par ces infidélités, Paul souffrait comme seuls savent le faire ceux qui aiment sans mesure. En même temps, sa confiance totale dans le Seigneur Lui donnait le courage de s'écrier : *Pour lui, je souffre jusqu'à porter des chaînes comme un malfaiteur. Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. C'est pour lui que j'endure tout pour les élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle* (15).

Les chrétiens de Rome, dans le cadre de la persécution, ont tout fait pour être près de l'Apôtre et s'en occuper. Saint Paul communique à Timothée les salutations d'Eubule, de Pudens, de Lin, et de Claudia (16). C'est lorsqu'il écrit à son disciple préféré qu'a lieu sa comparution devant la première audience suite à laquelle sa cause soit différée (17). Il sait qu'il a encore quelques mois devant lui et c'est la raison pour laquelle il presse Timothée de venir avant l'hiver. Ceci dit, Paul n'a pas de doute sur la sentence finale : *Voici que moi je suis déjà répandu en libation et le moment de mon départ est venu. J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Et maintenant, voici qu'est préparée pour moi la couronne de justice, qu'en retour le Seigneur me donnera en ce Jour-là, lui, le juste Juge, et non seulement à moi mais à tous ceux qui auront attendu avec amour son Apparition* (18).

On ne sait pas si Timothée est arrivé à temps pour serrer sur son cœur celui auquel sa famille et lui-même devaient la foi. Paul fut condamné à mort et exécuté dix jours après la sentence, comme le prévoyait la loi. S'agissant d'un citoyen romain, on le décapita en privé et hors des remparts de la ville.

Le lieu du martyre de saint Paul est actuellement dans le quartier de l'EUR, au sud de Rome. Les habitants l'appelèrent *ad aquas salvias*. Il y avait un cimetière chrétien depuis le 3ème siècle et une église depuis le 4ème ou le 5ème. D'après des traditions anciennes, Paul fut décapité près de la route, sur un terrain élevé et près d'un pin. Sa tête roula sur la pente et rebondit trois fois par terre faisant miraculeusement jaillir trois fontaines : c'est la raison pour laquelle cette ancienne église est celle de Saint-Paul *ad tres fontes*.



Église de Saint-Paul ad tres fontes, bâtie sur le lieu du martyre de l'Apôtre.

Au 7ème siècle, le Pape Honorius fit construire un monastère à côté de l'église pour des moines de Cilicie, le pays de saint Paul, qui devaient louer continuellement le Seigneur là où l'Apôtre fut martyrisé. Au 9ème siècle cette abbaye fut confiée aux bénédictins et en 1140, aux cisterciens qui y vécurent jusqu'en 1867, date à laquelle Pie IX la confia aux trappistes.

L'abbaye des Trois Fontaines a eu des visiteurs illustres tout au long des siècles : Charlemagne y pria à Noël, en l'an 800 ; ce fut un jour de l'an 1138 que saint Bernard, alors qu'il disait sa messe, eut la vision de l'échelle qui allait jusqu'au Ciel ; saint Philippe Néri s'y rendit en 1556 pour prier et demander conseil à l'un des moines, son confesseur, pour savoir s'il devait partir aux Indes en tant que missionnaire. Le moine lui dit : " N'y vas pas Philippe car tes Indes sont à Rome " et ces propos furent corroborés par un événement surnaturel.

Le tombeau à Saint-Paul-Hors-les-Murs

Le corps de saint Paul fut inhumé au cimetière qu'il y avait sur la voie Ostiense. Les chrétiens ont très vite orné cette tombe d'un trophée, petit monument semblable à celui qui fut placé sur la sépulture de saint Pierre. C'est le prêtre Gaius qui, vers la fin du 2ème siècle, parle des trophées des Apôtres qui ont fondé l'Église de Rome, qui sont au Vatican et sur la voie Ostiense (19).

Après l'édit de l'an 313, l'empereur Constantin fit construire une basilique pour garder et vénérer le tombeau de l'Apôtre des Gentils. C'était un temple aux dimensions pas très grandes qui fut agrandi vers la fin du 3ème siècle par la Basilique des Trois Empereurs dont Valentinien II qui commença une construction, poursuivie par Théodose et achevée par Arcadius. Le choeur de cette seconde basilique, à l'instar de la première, était le tombeau de saint Paul. Dans les deux cas, l'autel était au-dessus du sépulcre.

La basilique actuelle fut bâtie au 19ème après qu'un incendie ait ravagé celle de 1823. Durant les travaux de reconstruction, on déterra la zone du tombeau et deux architectes prirent note de la disposition de son emplacement. Mis à part ce que ces esquisses, plutôt imprécises, montraient on ne savait pratiquement rien de cette sépulture, jusqu'à ce qu'en décembre 2006 on fit état publiquement de la découverte d'un sarcophage en marbre, situé à la Confessio de la basilique et qui est vraisemblablement celui où furent déposés les restes sacrés de saint Paul. Sa facture modeste heurte les finitions plus artistiques d'autres sarcophages que l'on trouva près de celui-ci à la moitié du 19ème siècle : cette différence de qualité est sans doute due à ce que, sachant qu'il contenait les restes de l'Apôtre, les empereurs préférèrent le laisser en l'état plutôt que le remplacer par un autre plus riche.



Basilique Saint-Paul-hors-les-murs.



Sous l'autel de la Confessio de la basilique, on a trouvé un sarcophage en marbre. On pense que c'est celui où furent déposés les restes de Saint Paul.

Peu de jours après avoir annoncé la découverte de ce sarcophage, le 14 décembre, l'archevêque orthodoxe d'Athènes et de toute la Grèce, s'y recueillit en prière. Il avait rendu visite le jour même au Pape, au Vatican. Ils échangèrent des cadeaux montrant leur désir d'atteindre l'unité : une représentation de Notre-Dame en tant que Panaghia, toute sainte, et une icône avec l'image classique de Saint Pierre embrassant Saint Paul. Ce fut la première fois dans l'histoire qu'un primate de Grèce rendait une visite officielle au Pape. Cette nouvelle encourageante peut sans doute nous pousser à prier fermement pour l'unité des chrétiens. L'oecuménisme est la tâche de tous les chrétiens.

Le fondateur de l'Opus Dei cherchait à le promouvoir dans sa vie de tous les jours, en montrant la beauté aimable de la foi dans ses relations avec ses amis non catholiques. **J'y exposerai** (il parlait d'un livre qu'il envisageait d'écrire) **mes opinions et je compte sur le respect de ceux qui pensent le contraire, comme je respecte moi-même tous les avis différents du mien ; comme je respecte ceux qui ont un grand coeur, généreux, même s'ils ne partagent pas avec moi la foi du Christ. Je vais vous raconter quelque chose qui m'est très souvent arrivée, dernièrement, ici, à Pamplune. Un étudiant est venu vers moi, il voulait me saluer : Monseigneur, je ne suis pas chrétien, me dit-il, je suis mahométan. – Tu es tout aussi fils de Dieu que moi, lui répondis-je. Et je l'ai serré très fort sur mon coeur (20).**

1. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n. 30.
2. Ac 28, 15.
3. Ac 28, 16.
4. Cf. Ac 28, 24.
5. Cf. Ac 28, 28.
6. Cf. Rm 8, 28.
7. Ph 1, 12-14. Les chercheurs ne sont pas unanimes à croire que saint Paul ait écrit l'épître aux Philippiens durant sa première captivité à Rome. D'aucuns assurent qu'il se trouvait à Éphèse. La chronologie des dernières années de la vie de l'Apôtre ne fait pas non plus l'unanimité. L'avis que nous proposons ici est tout aussi légitime que les autres.
8. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n. 258.
9. Ac 28, 30-31.
10. Cf. Rm 15, 24. Le fragment du canon Muratorien et l'épître aux Corinthiens de saint Clément Romain disent que l'apôtre s'est effectivement rendu en Espagne.
11. Cf. 2 Tm 4, 13.
12. Cf. 2 Tm 4, 9-13.
13. 2 Tm 4, 10.
14. Saint Josémaria, *Sillon*, n. 343.
15. 2 Tm 2, 8-10.
16. 2 Tm 4, 21.
17. Cf. 2 Tm 4, 16-17.
18. 2 Tm 4, 6-8.
19. Cf. Les paroles de Gaïus recueillies par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique*, livre II, 25, 6-7.
20. Saint Josémaria, *Entretiens avec Mgr Escrivá de Balaguer*, 85.

www.josemariaescriva.info

10. Les «oratoires» de la Sainte Vierge

Arrivé à Rome en 1946, saint Josémaria eut la grande joie de trouver, dans les rues de la ville, de nombreuses représentations de la Madone. Il se plaisait à demander à ceux qui l'entouraient s'ils les avaient vues, eux aussi, et les encourageait à les découvrir et à dire des mots doux à Notre Dame.

C'était une habitude acquise en sa jeunesse, comme il le dit dans ses Cahiers Intimes : *Ce matin, j'ai rebroussé chemin, comme un tout petit, afin de saluer ma Souveraine, en sa représentation de la rue Atocha, sur le haut de la façade de la maison de la Congrégation de Saint Philippe. J'avais oublié de la saluer : y aurait-il un enfant qui rate l'occasion de dire à sa Mère qu'il l'aime ? ô ma Souveraine, faites que je ne sois jamais un ex-enfant (1).*



Dans les rues de Rome, il y a des centaines d'edicole, ou oratoires de la Sainte Vierge.

Le centre historique de Rome compte presque cinq cents edicole, ou oratoires de la Sainte Vierge. Ils étaient trois mille jusqu'en 1850, mais beaucoup disparurent lors des refontes urbaines, à partir de 1870. Le mot edicole ou oratoire désigne une construction, sous forme de petit temple ou de niche vitrée, qui protège la représentation contre les intempéries. On ne connaît pas exactement le début de l'implantation de ces représentations de la Sainte Vierge dans les rues. Certains auteurs suggèrent que cette coutume s'est répandue grâce à l'une des représentations les plus appréciées des Romains, vénérée en la basilique Sainte-Marie-Majeure et dite *Salus Populi Romani*.

Selon une vieille tradition, l'origine du nom de cette icône est un miracle survenu en 590. La peste avait envahi Rome et les habitants ont porté cette icône en procession de Sainte-Marie à Saint-Pierre afin de demander la fin de l'épidémie. Au niveau du mausolée d'Hadrien, est apparu un ange qui rengainait son épée pour faire comprendre ainsi que le mal cessait par l'intercession de la Madone. Depuis, ce château fort fut appelé Castel Sant'Angelo et sur les façades des maisons devant lesquelles était passée la procession, l'on plaça, en signe de reconnaissance, des reproductions de la *Salus Populi Romani*.



L'icône de Sainte Marie Salus Populi Romani, l'une des représentations de Notre Dame les plus vénérées dans la ville.

Durant le Moyen-Âge et la Renaissance, la coutume de placer des représentations dans les rues afin d'honorer Notre Dame se répandit davantage encore. Certaines d'entre elles sont liées à des faits miraculeux. Jusqu'au 19ème siècle bien avancé, l'éclairage public ne tenait qu'aux cierges que les citoyens allumaient devant Notre Dame qui devenaient ainsi des points de repère. C'est ce qu'explique un historien d'art sacré, vers la fin du 19ème : *les cierges perpétuels que les fidèles placent devant les représentations mariales sont tout autant un signe de leur dévotion qu'une lumière qui guide le passant. Lorsqu'il aperçoit les visages illuminés de Marie, il ne peut s'égarer ni dans la ville, ni dans la vie.*

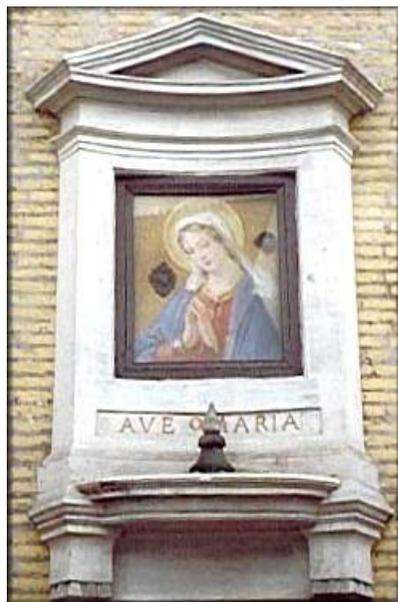
Sur la façade du 36, Via di Villa Sacchetti, il y a une représentation de Notre-Dame-de-Lorette. C'est dans l'esprit de cette tradition romaine que saint Josémaria l'y fit placer. En 1957, on achevait cette partie de la construction de l'immeuble et le fondateur de l'Opus Dei tint à ce que l'on installe une *Madonnella*, une petite

Madone, d'après l'usage romain, avec un socle pour les fleurs et les cierges. Aussi, les passants peuvent-ils implorer la protection de Sainte Marie.



Sur la façade du 36, Via di Villa Sacchetti, il y a une représentation de Notre-Dame-de-Lorette.

Sur la Piazza delle Cinque Lune, il y a une edicole avec une petite porte permettant d'accéder de l'intérieur de la maison à la façade. Saint Josémaria pensait que ce système avait été prévu pour l'entretien de cette image, il en a donc repris l'idée pour la *Madonnella*.



Oratoire de la Piazza delle Cinque Lune.

Il s'agit d'une mosaïque aux matériaux résistants, exposée à l'intempérie. Elle est encadrée dans du travertin de Tivoli aux teintes claires qui contrastent avec le crépi rouge de *pouzzolana*, typique des façades romaines.

L'amour que saint Josémaria vouait à Sainte Marie y est reflété ainsi que sur tant d'autres représentations. Il disait que cette dévotion est un besoin pour ses enfants. *Un regard sur le monde, un regard au peuple de Dieu, en ce mois de mai qui commence, nous permet de contempler le spectacle de cette dévotion mariale, qui se manifeste par tant de coutumes, anciennes ou nouvelles, mais toutes vécues dans le même esprit d'amour. Le coeur se réjouit de constater combien la dévotion à la Vierge est toujours vivante, et réveille dans les âmes chrétiennes l'élan surnaturel qui les fait agir comme domestici Dei, comme des membres de la famille de Dieu* (2).

Pictures and statues of Our Lady in the streets

Sur un angle du **Palais Ghigi**, Piazza Colonna, au centre de Rome, il y a un élégant médaillon ovale avec une représentation de la Vierge à l'Enfant. La Sainte Vierge et son Fils, en blanc ivoire, sont à l'honneur, sur un fond bleu. Dans le style des pièces en terracotta des Della Robbia, céramistes florentins, ce grand médaillon qui est sûrement de la deuxième moitié du 19ème siècle, est surmonté par une décoration de rubans et de feuilles entrelacés dans des feuilles caressant la tête d'un angelot. Le tout est posé sur un petit socle, décoré de feuilles d'acanthé.



Face à la **Fontaine de Trevi**, l'on découvre une représentation monumentale de la Très Sainte Vierge Marie, des années 1700. Il s'agit d'une sculpture d'un buste, en pierre, dans un cadre de stuc ovale, qui est entre la Via delle Muratte et le Vicolo del Fomo. Les plis du vêtement et du manteau rappellent ceux des sculptures des madones romaines classiques. La lampe à huile qui éclairait initialement la statue a été remplacée par une applique électrique avec une tulipe en flamme.



La **Place Ronde** où se trouve le Panthéon est présidée par une statue seigneuriale de Sainte Marie, dans un endroit privilégié. Il s'agit d'une belle fresque de 1m50 sur 1 mètre que son encadrement sculpté fait encore plus grande. Elle occupe presque les deux niveaux de l'édifice, du rez-de-chaussée au bout du premier étage. On ne connaît pas le nom du promoteur de cet emplacement, mais d'après le cadastre Grégorien (1816-1859), Benigno et Alessandro Giorgi ainsi que Vicenio Michele de Rosi, ont vécu dans cet immeuble. Sur la base du témoignage iconographique et sur l'existence de la gravure de Vasi, de 1775, on peut assurer que la peinture est de la moitié du 18ème siècle. Le thème de l'Immaculée est souligné par l'inscription du Cantique des Cantiques dans sa partie inférieure : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Tu es toute belle, mon amie, et tu n'as point de tache).



L'iconographie se plie aux données de la tradition : le manteau bleu, les mains croisées sur la poitrine et, à ses pieds, le globe terrestre, la lune et le serpent. Bien entendu, la dévotion envers la Vierge Immaculée était déjà très répandue à Rome, bien avant que Pie IX, en 1854, ne proclame le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

1. Cahiers intimes, cités en V. de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, tome I, page 340.
2. Saint Josémaría, *Quand le Christ passe*, n. 139.

www.josemariaescriva.info

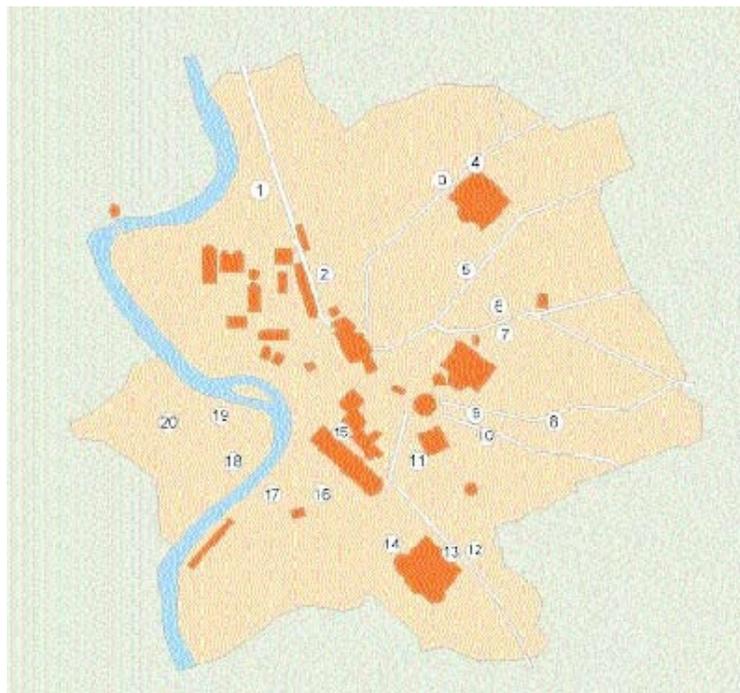
11. Saint-Jean-de-Latran

Tout au long des premiers siècles, à cause des persécutions, la célébration de l'Eucharistie et la catéchèse ont eu lieu dans des maisons privées, chez des familles chrétiennes, celles qui normalement avaient le plus de ressources et, de ce fait, de grandes demeures qu'elles mettaient au service de l'Église. Ce furent les premières églises domestiques. À Rome elles sont titulaires.

Le *titulus* était une tablette en bois que l'on affichait à l'entrée des villas romaines, avec le nom de famille du propriétaire. Sa demeure portait aussi le nom de la *gens*, de sa lignée.

Avec le temps, beaucoup d'églises domestiques furent léguées à l'Église et dès que la liberté fut recouvrée, ces lieux vénérables, dont l'histoire remontait à l'époque apostolique pour certains, et qui étaient rattachés à des martyrs chrétiens célèbres pour d'autres, furent le siège de temples chrétiens. À partir du 4ème siècle, ces églises domestiques primitives furent toutes dédiées à un saint. Souvent, ce fut le saint, ancien propriétaire de l'immeuble, qui avait livré non seulement sa maison, mais aussi sa vie pour la foi.

Les titres que l'on trouve sur certains documents anciens sont le tracé d'une sorte de carte où l'on peut voir comment les chrétiens étaient répartis dans l'Urbs vers le 3ème siècle. Les plus anciens sont le *titulus Clementis* (aujourd'hui église de Saint-Clément), *Anastasiæ* (Sainte-Anastasia), *Vizantis* (Saints-Jean-et-Paul, sur le mont Celius), *Equiti* (Saints-Sylvestre-et-Martin-du-Mont, sur l'Esquilin), *Chrysogoni* (Saint-Chrysogone, dans le Transtevere), *Sabinæ* (Sainte-Sabine, sur l'Aventin), *Gaii* (Sainte-Suzanne), *Crescentianæ* (Saint-Sixte) et *Pudentis* (Sainte-Pudentienne). Ces neuf titres viennent des origines du christianisme à Rome. Trois autres sont de la fin du 3ème siècle : le *titulus Callisti* (aujourd'hui Santa-Maria-in-Trastevere), *Ceciliæ* (Sainte-Cécile) et *Marcelli* (Saint-Marcel sur le Corso).



Plan de Rome au 4^{ème} siècle, avec la localisation des tituli les plus anciens :

1. *T. Lucinæ* (Saint-Laurent en Lucine)
2. *T. Marcelli* (Saint-Marcel sur le Corso)
3. *T. Gaii* (Sainte-Suzanne)
4. *T. Ciriaci* (Saint-Cyriaque aux Termes)
5. *T. Pudentis* (Sainte-Pudentienne)
6. *T. Praxedis* (Sainte-Praxède)
7. *T. Equiti* (Saints-Sylvestre-et-Martin au Mont)
8. *T. Nicomedis* (Saints-Marcellin-et-Pierre)
9. *T. Clementis* (Saint-Clément)
10. *T. Aemilianæ* (Quatre-Saints-Couronnés)
11. *T. Vizantis* (Saints-Jean-et-Paul)
12. *T. Crescentianæ* (Saint-Sixte)
13. *Fasciolæ* (Saints-Nérée-et-Achillée)
14. *T. Tigridæ* (Sainte-Balbine)
15. *T. Anastasiæ* (Sainte-Anastasie)
16. *T. Priscæ* (Sainte-Prisca)
17. *T. Sabinæ* (Sainte-Sabine)
18. *T. Cecilïæ* (Sainte-Cécile)
19. *T. Chrysogoni* (Saint-Chrysogone)
20. *T. Callisti* (Santa-Maria-in Trastevere).

Avant l'édit de Milan (313), il y avait certainement plus de *vingt titulus* ou églises domestiques dans la Ville Éternelle. À ce moment-là, le tiers de la population était devenu chrétien. Toutefois, la physionomie urbaine n'en reflétait rien puisque l'Église n'avait aucune personnalité juridique. L'empereur Constantin autorisa publiquement le culte chrétien et encouragea, en même temps, la construction des premières basiliques

chrétiennes, à Rome et à Jérusalem.

Un peuple de noble lignée

Le premier temple construit à Rome fut la basilique du Latran, sur les terrains qu'occupait la caserne de la garde privée de l'empereur. Pendant de longs siècles, jusqu'à la période d'Avignon, ce site fut la chaire de Pierre et de ce fait, elle avait le titre de *cunctarum mater et caput ecclesiarum* que l'on peut toujours lire aujourd'hui sur une plaque à l'entrée.



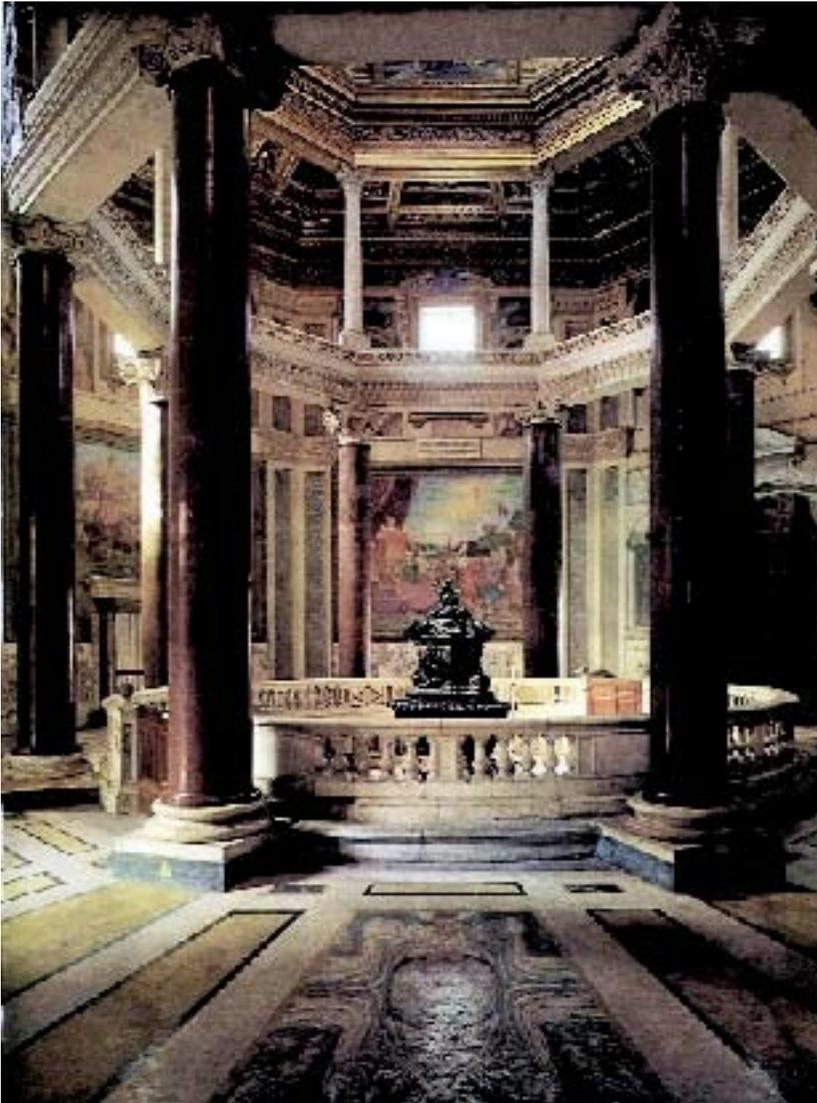
Au départ, ce fut la Basilique du Sauveur, mais au Moyen-Âge, elle fut dédiée aussi à Saint-Jean Baptiste et à Saint Jean-Évangéliste. Le pape Sylvestre la consacra en l'an 318 et elle fut totalement achevée quelques décennies plus tard. Depuis, elle a été reconstruite plusieurs fois, après des mises à sac, des tremblements de terre, des incendies. La facture actuelle attribuée à Borromini est de la deuxième moitié du 17ème siècle. La façade et l'abside ont été refaites par la suite.

À l'écart de la Basilique, sur la droite de la grande place de San Giovanni, il y a un édifice octogonal très ancien, sobrement décoré mais aux lignes harmonieuses. C'est le baptistère. Il fut construit 5ème siècle,

sous le pontificat de Sixte III, sur l'ancien baptistère que fit bâtir Constantin.



Sur les murs, il y a cinq fresques reproduisant des épisodes de la vie de Constantin dont celle de l'apparition de la Sainte Croix, avec la promesse *in hoc signo vinces* (c'est avec ce signe que tu vaincras), qui, d'après la tradition, eut lieu la veille de la bataille du Ponte Milvio remportée sur Maxence, lorsque l'empereur campait avec son armée dans la zone de *Saxa Rubra*.



Baptistère de Saint-Jean-de-Latran, intérieur.

La cuve circulaire où les chrétiens étaient baptisés jadis par immersion est au centre, entourée de huit belles colonnes en porphyre aux chapiteaux ioniques et corinthiens. Sur ces colonnes repose une architrave, avec des vers en latin, attribués au pape Saint Sixte II (432-440) et qui résument admirablement bien la doctrine chrétienne sur le Baptême. Le latin est si beau qu'il mérite d'être publié avant sa traduction:

GENS SACRANDA POLIS HIC SEMINE NASCITVR ALMO

QVAM FECVNDATIS SPIRITVS EDIT AQVIS
 VIRGINEO FETV GENITRIX ECCLESIA NATOS
 QVOS SPIRANTE DEO CONCIPIT AMNE PARIT
 COELORVM REGNVM SPERATE HOC FONTE RENATI
 NON RECIPIT FELIX VITA SEMEL GENITOS
 FONS HIC EST VITAE QVI TOTVM DILVIT ORBEM
 SVMENS DE CHRISTI VVLNERE PRINCIPIVM
 MERGERE PECCATOR SACRO PVRGANTE FLVENTO
 QVEM VETEREM ACCIPIET PROFERET VNDA NOVVM
 INSONS ESSE VOLENS ISTO MVNDARE LAVACRO
 SEV PATRIO PREMERIS CRIMINE SEV PROPRIO
 NVLLA RENASCENTVM EST DISTANTIA QVOS FACIT VNVM
 VNVS FONS VNVS SPIRITVS VNA FIDES
 NEC NVMERVS QVEMQVAM SCELERVM NEC FORMA SVORVM
 TERREAT HOC NATVS FLVMINE SANCTVS ERIT

C'est ici que jaillit ce peuple de noble lignée, voué au Ciel

Que l'Esprit engendre en ces eaux fécondées.

*C'est dans l'eau que Notre Mère l'Église, dans un accouchement virginal,
met au monde ceux qu'elle a conçus par l'oeuvre de l'Esprit divin.*

Vous qui êtes nés à cette source, vivez dans l'espérance du royaume des cieux.

Il faut renaître pour avoir la vie éternelle.

Voici la source de vie qui lave toute la terre,

et prend sa source aux plaies du Christ.

O pécheur, viens te plonger dans ce flot sacré et purificateur

Dont les ondes rajeuniront tout vieil homme qui s'y plonge.

Si, sous le poids du péché hérité ou de ton péché personnel,

tu tiens à l'innocence, lave-toi dans ces eaux.

Plus rien ne sépare ceux qui y sont renés. Ils sont devenus un,

Grâce à une seule source baptismale, à un seul Esprit, à une seule Foi.

Que personne ne craigne le nombre et la gravité de ses péchés :

Celui qui est rené de cette eau vive deviendra saint.



Coupoles du Baptistère.

Apôtres d'apôtres

C'est par le baptême que tous les chrétiens sont appelés à la sainteté et à l'apostolat. Ces vers sur le baptistère du Latran montrent bien que cette conscience était très aigüe aux origines du christianisme. De ce fait, saint Josémaria, lorsqu'il parlait de l'esprit de l'Opus Dei, faisait toujours allusion aux **premiers chrétiens. Ils vivaient à fond leur vocation chrétienne ; ils cherchaient sérieusement la perfection à laquelle ils étaient appelés de par le simple fait, sublime, du Baptême** (1).

Aux premiers siècles, les néophytes qui étaient baptisés grâce à une triple immersion, en l'honneur de la Très Sainte Trinité, dans la cuve du baptistère, portaient toute une semaine durant une tunique blanche, montrant ainsi qu'ils ne voulaient plus souiller par le péché leur âme, purifiée par les eaux de la régénération. S'ils avaient le malheur de chuter, ils avaient recours, dans une douleur profonde, au sacrement de Pénitence. Toutefois, leur désir de sainteté était grand, leur lutte était loin d'être un combat négatif... Ils étaient heureux d'avoir trouvé la Vérité et le Bien, l'Amour de Dieu, et souhaitaient logiquement aller vers Dieu accompagnés du plus grand nombre possible : leurs parents, leurs amis, leurs voisins, leurs collègues... Ils ont annoncé l'Évangile dans la joie et le Seigneur leur a accordé beaucoup de fruit.



Intérieur de la cuve baptismale par immersion. Au centre, fonts baptismal, en basalte vert et couvert de bronze.

Nous savons, cependant, combien il était souvent difficile de diffuser le message du salut, que cela coûtait la vie à un grand nombre d'entre eux et que d'autres subirent de grandes épreuves. Ceci dit, ces obstacles n'arrêtaient pas les premiers chrétiens : leur conduite reproduisit très souvent ce que Pierre et Jean avaient dit lorsqu'on voulait les faire taire : " nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu " (2).

Aujourd'hui, comme hier, les baptisés sont concernés par ce travail : faire en sorte que le message du salut atteigne tous les hommes et se répande partout (3). De ce fait, en tant que chrétiens, nous tâchons de faire un apostolat personnel mais nous essayons aussi d'encourager nos amis à être à leur tour des apôtres s'engageant à cette merveilleuse tâche d'approcher les âmes du Christ.

Chacun de vous doit tâcher d'être un apôtre d'apôtres (4), dit saint Josémaria. Dieu s'appuie sur chaque chrétien pour " que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité " (5). Il est donc pressant que tous les baptisés prennent conscience de leur vocation à la sainteté et à l'apostolat. C'est ainsi qu'ils livreront leur bonheur à beaucoup d'autres et qu'ils seront eux-mêmes très heureux en comblant toutes les réalités humaines de sens chrétien et d'espérance : **Le baptême nous a faits porteurs de la parole du Christ, qui rassérène, qui enflamme et apaise les consciences blessées. Pour que le Seigneur agisse en nous et par nous, disons-lui que nous sommes prêts à lutter tous les jours, tout en nous sachant faibles et inutiles, tout en ressentant le poids immense de nos misères et de notre pauvre faiblesse personnelle. Nous devons lui redire que nous avons confiance en lui, en son assistance, et au besoin contre toute espérance (Rm4, 18) comme Abraham. Nous travaillerons ainsi avec un allant renouvelé et nous apprendrons aux hommes à réagir sereinement, dépourvus de haine, de méfiance, d'ignorance, d'incompréhension, de pessimisme, car tout est possible à Dieu** (6).

1. Saint Josémaria, *Entretiens avec Mgr Escriva de Balaguer*, n. 24.
2. Ac 4, 20.
3. Cf. Concile Vatican II, Décret *Apostolicam actuositatem*, n. 3.
4. Saint Josémaria, *Chemin*, n. 920.
5. 1 Tm 2, 4.
6. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n. 210.

www.josemariaescriva.info

-